

Armées en marche et découvertes herpétologiques dans l'Antiquité*

Sébastien BARBARA

Université Charles-de-Gaulle – Lille III – HALMA-IPEL, UMR 8164
sebastien.barbara@univ-lille3.fr

Barbara S. 2012. Armées en marche et découvertes herpétologiques dans l'Antiquité. *Anthropozoologica* 47.1 : 15-49.

Les textes anciens signalent plusieurs cas spectaculaires d'armées confrontées à des serpents venimeux dans des zones reculées du monde : des campagnes orientales d'Alexandre et de Pompée aux expéditions conduites en Afrique du Nord, au Levant et en Arabie, quelques motifs communs permettent de s'interroger sur le rôle épistémologique de ces épisodes militaires. Aux peurs traditionnelles liées à la dangerosité des confins s'ajoutent plusieurs facteurs intéressant la constitution des savoirs sur les ophidiens : une démarche exploratoire, les comportements de groupe, les circonstances défavorables, la présence de médecins spécialisés ou non, les informations fournies par les populations locales. La contribution propose un panorama de ces différentes expéditions et des ophidiens rencontrés en tentant de faire la part entre la légende, l'histoire et la science. Après examen, deux situations majeures apparaissent : soit les armées furent confrontées à des espèces réellement dangereuses (*Bungarus*, *Eristicophis macmahonii*, *Cerastes cerastes*, *Cerastes vipera*), soit elles ont prêté une nocivité sans fondement à d'autres qui étaient inoffensives (*Eryx jaculus*, *Coluber elegantissimus*) contribuant dans tous les cas à outrer le tableau catastrophique de ce type de rencontre.

MOTS CLÉS
expéditions
explorations
médecine militaire
Psyllés
mars
épistémologie
zonymie
légendes

ABSTRACT

Expeditionary forces and herpetological discoveries in Antiquity

A number of impressive cases of armies confronted by venomous serpents in remote parts of the world are mentioned in ancient texts: from the eastern campaigns of Alexander and of Pompey to the expeditions led in Northern Africa, the Levant and Arabia, several recurring themes raise questions about the epistemological function of these military episodes. As well as traditional fears about the potential dangers of unknown territory, various aspects of these accounts are related to the discovery of knowledge about ophidians: an exploratory mission, the behaviour of the group, unfavourable circumstances, the presence or absence of medical specialists, information supplied by native people. This paper offers an overview of these different expeditions and of the ophidians discovered and explores the boundaries between legend, history and science. The study reveals that two types of situation generally occur: the armies are either confronted with truly dangerous species (*Bungarus*, *Eristicophis macmahonii*, *Cerastes cerastes*, *Cerastes vipera*), or they consider serpents which are in fact harmless to be harmful (*Eryx jaculus*, *Coluber elegantissimus*). Both situations serve to exaggerate the portrayal of this kind of encounter as catastrophic.

KEY WORDS
Expeditions
Explorations
Military Medicine
Psylli
Marsi
Epistemology
Zoonymy
Legends

* J'ai plaisir à remercier ici Jean Trinquier pour son concours amical et ses suggestions, James Cross pour son aide ainsi que les auteurs des photographies et parmi eux tout particulièrement Guy Haimovitch.

Les dangers qui guettent une armée en marche sont variés : au premier chef on citera naturellement le risque militaire représenté par les attaques soudaines ou les embuscades de l'ennemi. Viennent ensuite les difficultés de la progression qui sont sources de fatigue et de blessures et qui dépendent des données climatiques et topographiques¹. Enfin, citons également les difficultés sanitaires qui résultent des conditions de vie² et éventuellement du climat ou des réalités écologiques des zones traversées. Ces deux dernières catégories ne sont pas insignifiantes et il serait dangereux de les sous-estimer : elles peuvent avoir des répercussions sur les capacités militaires et entraîner un échec retentissant. De fait il est fréquent de trouver mention, dans l'Antiquité, d'armées confrontées à des maladies³ : dans le delta de l'Indus, les soldats d'Alexandre doivent faire face à une épidémie de gale (*scabies*)⁴ tandis que les troupes d'Aelius Gallus, frappées par la *stomakakkè* et la *skelotyrbè* sont obligées de faire une étape de deux saisons à Leukè Kômè⁵. D'autres armées encore, furent, selon la tradition, confrontées à des sources malignes ou à des plantes nocives⁶ comme si le danger biologique devait nécessairement venir s'ajouter aux peines du déplacement⁷. À l'époque moderne on se souviendra

que 150 soldats du 12^e régiment d'infanterie de ligne furent gravement intoxiqués par de la belladone⁸ : le 14 septembre 1813, dans un bois à proximité de Dresde, ils offrirent un tableau clinique du premier intérêt à R. Gaultier, chirurgien major du 3^e régiment de la garde⁹. La catastrophe s'expliquait par des circonstances propices à l'incident (soif, fatigue), l'ignorance des réalités naturelles et un comportement de groupe qui s'est avéré déterminant.

L'existence d'un danger de nature zoologique comme celui que représentent les serpents pourra sembler beaucoup plus anodin ou apparaîtra, du moins, comme une réalité assurément majoré dans certains contextes critiques. Cependant, si le danger représenté par les attaques de venimeux se révèle assez faible, il n'est cependant pas nul, au point que même les armées modernes ne manquent pas de former leurs troupes d'élite à affronter ce risque biologique¹⁰ dans les zones difficiles du globe que sont la forêt primaire et les déserts. Certes il faut préciser que dans ce cas ce danger concerne surtout des individus ou des petits groupes isolés, immergés dans des biotopes à risques, et non des colonnes militaires et que, dans la plupart des cas, il relève finalement davantage de la phobie que de la réalité. À ce titre il est remarquable que, dans le monde indien, l'*Arthasastra* de Kautilya ne le cite pas dans sa liste des calamités pouvant toucher une armée¹¹. Mais surtout il n'est jamais question de ce type de péripétie dans l'*Anabase* de Xénophon¹², qui paradoxalement¹³ est devenue le « modèle du genre » et

1. Sur la croyance en un risque géologique, voir Carrez-Maratray (2004 : 124) ; pour un risque météorologique, voir le cas des expéditions emportées par le vent chez Leclant (1950 : 210-214).

2. Dans des conditions de survie, l'absorption aléatoire de végétaux peut représenter un danger, voir par exemple Plutarque, *Antoine*, 17, 5-6 (923 c) même si aucune complication n'est signalée.

3. Voir par exemple Massar (2005 : 85-87).

4. Quinte-Curce, *Histoires*, IX, 10, 1-2. Voir aussi Mayor (2004 : 89).

5. Strabon, XVI, 4, 24 (C 781) ; Dion Cassius, LIII, 29, 5-6. Cf. par exemple Galien, *Composition des médicaments en fonction des lieux affectés*, 8, 2, (XIII, 138-139 K.) (*stomachica Galli*).

6. C'est le cas, par exemple, d'Alexandre en Gédrosie (Quinte-Curce, *Histoires*, IX, 10, 1) et de Marc Antoine en Arménie, lors de son expédition contre les Parthes, voir Plutarque, *Antoine*, 17, 6 (923 b-c). Pour le miel toxique du Pont, voir Mayor (2004 : 145 sqq.).

7. Cf. les lions attaquant les chameaux de l'armée de Xerxès chez Hérodote, *Histoires*, VII, 125.

8. Sur le danger de cette plante célèbre (*Atropa belladonna*), voir Bruneton (1996 : 459-461).

9. Gaultier (1813 : 355-365) ; cité par Debreyne (1852 : 9-10).

10. Voir la base de données *Living Hazards Database* : <<http://www.afpmb.org/content/living-hazards-database>>.

11. Kautilya, X, 2, 17. Voir Chaliand (1998 : 100-102) ; Kangle (1972 : 437).

12. En revanche Lenfant (2004 : 288, 759) suppose que Ctésias aurait pu utiliser dans les *Persica* le témoignage de Cléarque (un chef des mercenaires dans l'*Anabase*) à propos des serpents de l'Argadès dont Xénophon ne parle pas en II, 4, 13.

13. Il s'agit en réalité d'une retraite...

la source la plus documentée sur le déplacement d'une armée dans l'Antiquité¹⁴. *L'Anabase* évoque en effet toute une série de contingences, mais sans jamais parler du risque d'être mordu par un animal venimeux alors que les Dix-Mille ont effectué pendant deux ans un trajet d'environ 3000 kilomètres dans des zones où ce type de rencontre était largement envisageable. Cela ne signifie pas bien sûr que le risque était inexistant, mais simplement qu'il ne représentait pas une menace de premier plan.

Dans ces conditions, en raison de son caractère anecdotique et de l'absence de documentation précise, le sujet que nous abordons ici n'occupe pas une place secondaire dans les ouvrages consacrés à l'histoire de la médecine ou à celle de l'armée, il est tout simplement laissé de côté¹⁵. Il est vrai que l'on se heurte, dans ce dossier, à l'épineux problème des médecins militaires¹⁶ qui occupe souvent une place minuscule dans ce type d'ouvrage, mais cette dernière difficulté peut être évacuée assez rapidement : les sources sur les médecins militaires étant déjà très réduites, on ne dispose pas d'informations fiables sur la présence de spécialistes des morsures dans les armées à l'époque classique. Il est même permis de penser que ce n'est qu'à partir de la basse époque hellénistique, où le développement des connaissances iologiques a permis aux généralistes-chirurgiens des armées d'avoir quelques connaissances dans ce domaine, que l'on a pris en considération ce danger en des termes médicaux. Auparavant il semble que l'on ait eu recours à des spécialistes locaux¹⁷ car le recrutement des médecins militaires se faisait en fonction des circonstances¹⁸. Plus tard, à l'époque romaine, la présence de médecins dans l'armée

est plus organisée¹⁹ et, même si la documentation sur la présence de spécialistes des morsures est maigre²⁰, il semble bien que quelques médecins formés à cette spécialité, les *marsi*, aient fait partie du personnel militaire dans les zones à risques²¹. Ils devaient pratiquer une médecine « de voyage »²², adaptée aux grands espaces et recourir aux *euporista* ainsi qu'aux amputations d'urgence.

Pourtant, même une fois faite la part de la légende et de la déformation fantasmagorique, il semble clair que les armées en déplacement dans des zones à risques ont été confrontées à des serpents et ont joué un rôle épistémologique particulier en révélant l'existence d'espèces jusqu'alors inconnues et en permettant de connaître les symptômes de leurs morsures. En effet ces circonstances constituaient un terrain d'observation exceptionnel au point que les expéditions militaires plus tardives seront ensuite préparées d'un point de vue zoologique et médical. Par ailleurs les déplacements militaires donnent souvent lieu à l'observation d'espèces inconnues — notamment de grosses bêtes — propres à susciter l'étonnement des soldats qui sauront ensuite, une fois rentrés chez eux, éveiller la curiosité de leurs interlocuteurs en leur décrivant ce qu'ils ont vu. On peut penser notamment au cas du *catoblepas* observé en Numidie par des soldats de Marius²³ ou au serpent de Regulus²⁴... Pour le voyageur et le marchand, comme pour le soldat en déplacement, il est probable que les ophidiens constituaient

14. Voir Lee (2007).

15. On ne trouvera rien sur ce sujet chez Chevallier (1988) et assez peu chez André & Baslez (1993 : 503-505).

16. Sur cette question, voir Scarborough (1969 : 66-75) ; Penso (1984 : 119-124) ; André (1987 : 119 *sqq.*) ; Salazar (2000 : 68-83) ; Massar (2005 : 73 *sqq.*).

17. Salazar (2000 : 75-76) ;

18. Voir Massar (2005 : 80-85).

19. Il reste cependant difficile de trouver des informations sur des médecins ayant participé à des expéditions : voir néanmoins le cas d'un médecin volontaire parti pour la campagne parthique de Marc Aurèle chez Samama (2003 : 151, n°049).

20. Notamment deux inscriptions de Lambèse : *CIL*, VIII, 2564 ; 2618.

21. Cagnat (1913² : 192-193) ; Davies (1989 : 212) ; Le Bohec (1989 : 192) ; Wilmanns (1995 : 182).

22. Cf. Galien, *Effet des médicaments simples*, X, 22 (XII, 299 K.) qui, dans un chapitre sur les excréments de chèvre, parle de médicaments adaptés κατά τὰς ὀδοιπορίας.

23. Athénée, V, 64 (221b).

24. Trinquier (2008 : 247-249).

une catégorie très particulière en raison de leur nocivité insidieuse et des phobies qu'ils pouvaient déclencher²⁵.

Nous nous proposons ici donc de passer en revue quelques épisodes célèbres où des armées ont dû faire face au danger que représentent les ophidiens afin d'examiner la part de vérité qu'ils contiennent et d'en évaluer la portée épistémologique. Le panorama nous conduira des confins de l'Égypte à ceux de l'Inde en passant par le désert libyen, la mer Caspienne et l'Arabie. Dans la plupart des cas les témoignages qui nous ont été laissés permettent une identification de l'espèce découverte et incriminée, mais il faut souvent pour cela dégager quelques détails véridiques noyés dans la fantasmagorie.

L'ÉGYPTE ET SES MARGES : SERPENTS MONSTRUEUX DES CONFINS DÉSERTIQUES

Les marges désertiques de l'Égypte, — le désert occidental²⁶ comme le désert arabe —, étaient considérées dans l'imaginaire égyptien comme des repaires de créatures malfaisantes²⁷, associées aux forces qui menaçaient le pays. Les textes grecs ont également gardé quelques traces de ces conceptions. Ainsi, à propos du désert libyque, Diodore de Sicile parle d'une invasion de céraustes libyens en Égypte²⁸ et Hérodote raconte, dans un passage célèbre, comment les

ibis ont repoussé une invasion de serpents ailés venue d'Arabie²⁹. On voit tout de suite, avec ces deux exemples, qu'il y a un lien étroit entre la prolifération des venimeux³⁰ aux confins et les peurs de l'invasion. Le point est important car lorsque des hommes auront à traverser ces zones, ils le feront en ayant en tête des récits de ce genre et tout ce qu'ils pourront voir sera dès lors amplifié par la peur.

C'est pourquoi, en Égypte, les déplacements dans ces zones inquiétantes se faisaient avec le concours de médecins que sont les prêtres-ouâb de Sekhmet³¹ et de praticiens spécialisés « dans les guérisons de piqûres et morsures d'animaux venimeux »³² ayant également des compétences de magiciens : les conjurateurs de Serket (*ḥrp Srqt*)³³ étudiés par von Känel. Dès le Moyen Empire, on les voit chargés de la conjuration des serpents dangereux³⁴ et leur présence dans une expédition au sud du Sinaï est attestée par les stèles du temple de Séraût el-Khâdim où sont énumérés les spécialistes et les techniciens ayant pris part à ce déplacement vers l'An 4 d'Amenemhat III³⁵.

De fait quitter l'Égypte, ou y entrer, impliquera nécessairement un passage dans les zones à risques. On trouve dans la littérature ancienne des échos de ces inquiétudes : ainsi Strabon signale les difficultés pour entrer en Égypte par l'est, du côté de Péluse³⁶ :

ἡ δὲ μεταξὺ τοῦ Νείλου καὶ τοῦ Ἀραβίου κόλπου Ἀραβία μὲν ἐστὶ, καὶ ἐπὶ γε τῶν ἄκρων αὐτῆς

25. Voir, chez Élien, *Personnalité des animaux*, III, 31, l'expédient utilisé par les voyageurs pour se protéger du basilic.

26. Associé aux créatures de Seth, voir Aufrère *et al.* (1994 : 26-27 ; 39).

27. Dans l'imaginaire gréco-romain, les frontières du monde sont également hantées par des serpents dangereux, voir par exemple le cas de l'île Ophiodes signalé par Strabon, XVI, 4, 6 (C 770) ou les Ophiophages chez Pline, *Histoire naturelle*, VI, 169 ; Élien, *Personnalité des animaux*, IX, 44.

28. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, III, 50, 3 : « Et l'on raconte que, dans les temps anciens, ces serpents envahirent un jour une grande partie du territoire de l'Égypte proche de ces déserts et qu'ils la vidèrent de ses habitants » trad. Bommelaer (1989 : 76).

29. Hérodote, *Histoires*, II, 75 ; Élien, *Personnalité des animaux*, II, 38. Voir *infra*.

30. Thomas (2000 : 139-153). Voir *infra*.

31. Sur leur présence dans les expéditions, voir v. Känel (1984 : 245-246). Voir aussi Koenig (1994 : 34).

32. Voir v. Känel (1984 : 286).

33. *Ibid.* : 284-301.

34. *Ibid.* : 284.

35. *Ibid.* : 287 et 295 et les documents 6-9 (*ibid.* : 171-173). Leur présence est également attestée dans les chantiers au Nouvel Empire à Deir el-Medineh et dans la nécropole thébaine : ils accompagnent les ouvriers et interviennent lors des morsures (*ibid.* : 287).

36. Strabon XVII, 1, 21 (C 803). Cf. Pline, *Histoire naturelle*, VI, 166.

ἵδρυνται τὸ Πηλούσιον, ἀλλ' ἔρημος ἀπασά ἐστι καὶ ἄβατος στρατοπέδω. ὁ δὲ μεταξὺ ἰσθμὸς Πηλουσίου καὶ τοῦ μυχοῦ τοῦ καθ' Ἡρώων πόλιν χιλίων μὲν ἐστί σταδίων, ὡς δὲ Ποσειδώνιος φησιν, ἐλαττόνων ἢ χιλίων καὶ πεντακοσίων πρὸς δὲ τῷ ἄνυδρος εἶναι καὶ ἁμμώδης ἔρπετων ἔχει τῶν ἁμμοδύτων.

« Le pays compris entre le Nil et le golfe Arabique est l'Arabie, à l'extrémité de laquelle se tient Péluse ; mais tout cet espace est désert et infranchissable pour une armée. L'isthme entre Péluse et le fond du golfe à Hérodopolis fait mille stades, voire un peu moins de cinq mille cinq cents selon Poséidonios. C'est une étendue de sable, sans eau, et en outre infestée d'une multitude de serpents, enfouis sous le sable. »³⁷

Cette zone est donc caractérisée par la présence d'ammodytes c'est-à-dire de serpents psammophiles comme les espèces du genre *Cerastes*³⁸. Plutarque parle également des dangers de la « route de Péluse » lorsqu'il évoque l'expédition de Gabinus contre l'Égypte³⁹ ; il signale les « exhalaisons de Typhon »⁴⁰ c'est-à-dire, selon la transposition traditionnelle, Seth, soit un dieu potentiellement lié aux serpents :

« Cependant on redoutait plus la route de Péluse que la guerre elle-même : il fallait passer à travers des sables profonds et sans eau potable le long de la dépression et des marais de Serbonis, que les Égyptiens appellent les soupiraux de Typhon... »⁴¹

Curieusement, vu sous un autre angle, ces animaux du désert, qui pouvaient être perçus comme une menace pesant sur le pays, protégeaient aussi l'Égypte. C'est l'impression qu'eut sans doute le roi d'Assyrie Ésarhaddon (680-669) lorsqu'il entreprit en 671 une expédition punitive contre Tirhakah, un pharaon koushite de la XXV^e dynastie, à la fin de la 3^e période intermédiaire (1069-664). Sur une tablette conservée au British Museum, ce

monarque prétend que, pendant de la traversée du « pays de Magannu » (Sinai), il a rencontré, lors d'une marche de 40 km⁴² étalée sur deux jours, des serpents à deux têtes qu'il a attaqués⁴³. Il signale également des « lézards ailés » et il est tentant d'y voir des serpents ailés que d'autres traditions situent également dans cette zone et associent aux serpents à deux têtes.

« Quatre *kasbu* de distance, deux jours de voyage, des serpents à deux têtes... de mort et je les ai piétinés et j'ai traversé quatre *kasbu*, un voyage... gazelles de lézards ailés (?)... »⁴⁴

La traversée d'une zone infestée fait partie des aléas des déplacements et, à propos d'une autre expédition d'Esarhaddon en Arabie, quelques années plus tôt, un cylindre signale cette fois-ci une portion d'environ 250 kilomètres au milieu « des serpents et des scorpions qui pullulaient comme des sauterelles »⁴⁵. Mais l'intérêt majeur de la tablette du British Museum est le fait que la mention des serpents à deux têtes⁴⁶ peut faire penser à ce que le monde gréco-latin connaît sous l'appellation d'« amphibène »⁴⁷. Or l'amphibène⁴⁸ — qui, dans les sources iologiques, est présentée comme une espèce inoffensive⁴⁹ —

42. D'après Budge (1880 : 136) le *kasbu* équivaut à « 14 miles » environ.

43. Budge (1880 : 121).

44. Notre traduction, à partir de la traduction anglaise de Budge.

45. Budge (1880 : 60-61) ; Harper (1888 : 8-9).

46. Pamménès, auteur d'un Περὶ θηρίων, *Sur les bêtes* (cité par Élien, *Personnalité des animaux*, XVI, 42) évoquait des δφεῖς δικεφάλους (« serpents à deux têtes »). Sur l'existence de véritables serpents à deux têtes du même côté, voir Matz (1999² : 106-107). Sur Pamménès, voir Nestle (1949).

47. Bodson (1986 : 70).

48. Nicandre, *Thériaques*, 373 (ὀμφικέρηνον) ; Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 85 (*geminum caput*) ; Galien, *Thériaque à Pison*, 9 (XIV, 243 K.) (ὀμφικέφαλον) ; Isidore de Séville, *Étymologies*, XII, 4, 20 (*quod duo capita habeat*).

49. Nicandre, *Thériaques*, 372 *sqq.* ne dit rien de la nocivité de sa morsure et, contrairement à ce qu'écrit Landolfi (2007 : 132), le fr. 30 Schneider des *Ophiaka* (= Scholies aux *Thériaques* de Nicandre, 377-378a Crugnola), ne mentionne pas de morsure ; néanmoins cf. Pseudo-Dioscoride, *Sur les animaux venimeux*, 10 ; 18. Sur cette difficulté, voir Jacques (2002 : 126).

37. Trad. Charvet in Yoyotte & Charvet (1997 : 117).

38. Voir, dans ce volume, la contribution de Liliane Bodson, p. 103 *sqq.*

39. Plutarque, *Antoine*, 3, 6 (916 f).

40. Sur ce sujet, voir Carrez-Maratray (2004). Cf. Scholies à Apollonios de Rhodes, II, 1209-1215b.

41. Trad. Flacelière & Chambry (1977 : 100).

est signalée également par Lucain⁵⁰ dans un contexte similaire en compagnie justement des serpents volants⁵¹ et Pline l'Ancien les associe également⁵² comme des espèces dangereuses⁵³, typiques de l'Afrique.

Stephanie West a récemment proposé de reconnaître dans ces serpents d'Esarhaddon des boas des sables du genre *Eryx*, qui sont parfois présentés par les charmeurs de serpents comme des serpents à deux têtes⁵⁴. Cette légende pourrait s'expliquer par leur morphologie puisque la tête, contrairement à celle des autres serpents, n'apparaît pas distinctement : ou du moins il n'y a pas un franc décrochage⁵⁵ avec le reste du corps et la tête a l'allure d'un simple rétrécissement qui rappelle la queue de l'animal. Leurs yeux sont en outre petits⁵⁶, difficiles à repérer, ce qui ne facilite pas la localisation de la tête. Enfin ces serpents adoptent souvent une position en S qui rapproche la tête de la queue et contribue sans doute à entretenir la confusion. C'est donc le boa des sables d'Égypte (*Eryx colubrinus*) ou le boa des sables occidental (*Eryx jaculus*)⁵⁷, des espèces par ailleurs petites (entre 30 et 80 cm)⁵⁸, craintives et inoffensives, qui auraient donné naissance à cette légende d'un redoutable serpent à deux têtes (Fig. 1). L'avantage de cette identification est qu'elle concorde parfaitement avec la zone géographique consi-

dérée : ces espèces, qui ne se trouvent qu'en Europe orientale, en Égypte, au Levant et dans la péninsule arabique pouvaient effectivement surprendre des envahisseurs venus d'Assyrie qui les voyaient pour la première fois.

Au sud de l'Égypte, le désert passait également pour receler des dangers inquiétants et en particulier des serpents géants⁵⁹. Le motif se retrouve chez Flavius Josèphe, dans le récit très curieux d'une expédition de Moïse en Éthiopie⁶⁰. Pour surprendre les ennemis, Moïse choisit la route dangereuse à travers le désert, mais prévoit un expédient pour venir à bout des serpents qui l'infestent : il part avec des paniers remplis d'ibis qui vont attaquer les serpents auxquels ils s'opposent visiblement sous l'effet d'une antipathie naturelle⁶¹.

« Celui-ci (*scil.* Moïse) agit rapidement : avant que l'ennemi ait pu être informé de son approche, il prit l'armée et la mit en marche, faisant route non par le fleuve, mais à travers les terres. À cette occasion il donna une preuve brillante de sa perspicacité : cette voie terrestre était difficile à suivre à cause des nombreux serpents dont la région produit une extrême variété, au point qu'elle abrite certaines espèces inconnues ailleurs, et exceptionnelles par leur

50. Lucain, IX, 719 : *et grauis in geminum uergens caput amphisbaena*.

51. Lucain, IX, 720.

52. Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 85. Cf. Solin, *Collection de faits merveilleux*, 27, 29.

53. L'idée selon laquelle les serpents seraient dangereux aux deux extrémités apparaît par exemple chez Andromachos l'Ancien (*Thériaques*, 87-88) : voir Luccioni (2003 : 63-64).

54. West (2006 : 290-291).

55. Schleich *et al.* (1996 : 473).

56. *Ibid.* Dans ces conditions on appréciera les précisions du vers 373 de Nicandre à propos des yeux de l'amphisbène (ἀεὶ γλήνησιν ὀμδρήν) ; elles correspondent bien à la morphologie du genre *Eryx*. De la même façon Philouménos (27, 1) dit explicitement que la morphologie de cet animal est telle qu'elle induit en erreur l'observateur.

57. Werner (1988 : 361, 367) ; Schleich *et al.* (1996 : 473-475). Cette espèce est attestée en Grèce, voir Teynié *in* Gasc *et al.* (2004² : 323).

58. Schleich *et al.* (1996 : 473).

59. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, II, 51, 4 ; Strabon, XVI, 4, 15 (C 775) ; Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 35 (= Juba, fr. 47 Müller) ; Élien, *Personnalité des animaux*, II, 21 ; XVI, 39 ; XVII, 3. Voir Schneider (2004 : 167-169).

60. Flavius Josèphe, *Antiquités Juives*, II, 244-247. Je remercie Arnault Duhard (Tiyi Égyptologie, Tours) qui m'a fait connaître ce texte très intéressant il y a maintenant près de quinze ans.

61. Sur cette antipathie, voir Cicéron, *Nature des dieux*, I, 101 ; Élien, *Personnalité des animaux*, I, 38 ; Théophylacte [Simocatta], *Dialogue*, 14 = Boissonade (1835 : 22-23 ; 105) ; Keller (1913 : 201 *sqq.*) ; Thompson (1895 : 128) ; Wellmann (1928 : 19). Dans d'autres sources, Moïse conduit une expédition en Inde en emportant des cigognes qui jouent le même rôle : voir Mason (2000 : 203, n. 672) ; Nodet *et al.* (2000³ : 125, n. 2). Sur l'antipathie des cigognes et des serpents, voir Ésope, *Fables*, 284 Chambry ; Pseudo-Aristote, *Notices extraordinaires*, 23 ; Virgile, *Georgiques*, II, 320 ; Pline, *Histoire naturelle*, X, 62 ; Juvénal, XIV, 74-75 ; Plutarque, *Isis et Osiris*, 74 (380 f) ; *Propos de table*, VIII, 7, 3 (727 f) ; Isidore de Séville, *Étymologies*, XII, 7, 16 ; Étienne de Byzance, *Ethniques*, s.v. Θεσσαλία. Sur une antipathie plus spécifique entre cigogne et amphisbène, voir peut-être déjà les Πελαργοὶ d'Aristophane (fr. 457 Austin) puisque, d'après Photius (*Lex.*, s.v. ἀμφίσβαινα), ce serpent était mentionné dans la pièce.



FIG. 1.— *Eryx jaculus* Linné, 1758. Beït Berel (Israël), mai 2004.
Cliché et © Guy Haimovitch.

force, leur malignité et leur aspect étrange ; certains sont même ailés, si bien qu'ils peuvent attaquer en étant caché à terre, et causer d'imprévisibles dommages en s'élevant en l'air. Moïse pour assurer à l'armée une route sans danger, conçut un stratagème remarquable : il fit préparer des paniers en écorce de papyrus, ressemblant à des coffres, et les emporta remplis d'ibis ; cet animal est un ennemi mortel des serpents : ils s'enfuient quand il fond sur eux, et s'ils résistent, ils sont saisis et avalés comme par des cerfs ; l'ibis est par ailleurs apprivoisé, et n'est agressif que contre la race des serpents. Mais je m'abstiens d'en écrire davantage, car les Grecs n'ignorent pas la nature de l'ibis. Donc, quand Moïse pénétra dans la région infestée, il vint à bout de cette engeance de serpents grâce à ces oiseaux, en les lâchant sur eux, et en se servant de ces auxiliaires pour nettoyer le terrain... »⁶².

L'expédition éthiopienne de Moïse présente ceci de particulier que le chef choisit sciemment la route infestée. Le double stratagème de Moïse consiste en effet à prendre le chemin inattendu pour surprendre ses ennemis et à contrer la menace certaine des serpents par une ruse « biolo-

gique »⁶³. Le texte repose donc sur l'idée que les serpents peuvent constituer un obstacle majeur sur les pistes désertiques que l'on évite soigneusement en général ; pourtant le fait que l'on insiste autant sur des éléments merveilleux est un signe que cette situation résulte de phobies : outre la grande variété des espèces dangereuses, on peut relever l'endémisme, la puissance de nocivité exceptionnelle, l'aspect étrange, et le merveilleux atteint son comble avec la mention des serpents volants⁶⁴.

Si l'on tente un rapprochement avec les autres données disponibles sur les ophidiens dans le monde gréco-romain, on ne peut s'empêcher de penser à une espèce qui réapparaît dans un contexte identique, le *jaculus*⁶⁵ signalé notamment par Lucain⁶⁶ à propos de l'expédition de Caton à travers le désert libyen (*iaculique*

63. Pour d'autres versions de ce récit, voir Nodet *et al.* (2000 : 125, n. 2) ; Mason (2000 : 203, n. 672).

64. Cf. Hérodote, *Histoires*, II, 75-76 ; *Gloses sur Lucain*, VI, 677 ; Schneider (2004 : 169, n. 128).

65. Ce terme est aussi utilisé pour désigner une espèce du genre *Eryx* car il aurait un mouvement de défense consistant à se projeter en avant dans toute sa longueur : voir Schleich *et al.* (1996 : 474).

66. Lucain, IX, 720.

62. Trad. Nodet *et al.* (20003 : 124-125) ; cf. Thackeray (1930 : 270-273).

uolucres)⁶⁷. Ce serpent, nommé *akontias* en grec⁶⁸, plutôt évanescant dans les sources iologiques, est signalé dans des passages à caractère paradoxographique⁶⁹. Et si l'on remonte à ce que dit Hérodote des squelettes de serpents ailés observés à proximité de Bouto⁷⁰, on trouve un récit indigène racontant précisément comment les ibis ont empêché l'invasion de l'Égypte par les serpents ailés venus d'Arabie⁷¹. Or Hérodote parle un peu plus loin de ces serpents et il insiste sur le fait qu'il s'agit d'une espèce propre à l'Arabie⁷² de sorte que l'on voit bien combien ce thème est intimement lié à la terre et à la hantise d'être confronté à une espèce inconnue. Un passage d'Élien signale d'ailleurs, venant d'Éthiopie, des invasions similaires de serpents repoussées par des ibis⁷³.

Le récit de Flavius Josèphe reprend donc le même motif : le serpent volant, — qu'il soit

ailé⁷⁴ ou non —, est un des serpents merveilleux qui hantaient les zones limitrophes de l'Égypte et plus largement les confins du monde puisque le motif réapparaît à propos de l'Inde⁷⁵.

Selon les éditeurs récents de Flavius Josèphe, l'anecdote provient d'une source non biblique composite, remontant à des textes juifs⁷⁶. Elle ne figure pas dans les « fragments » d'Artapan⁷⁷ que nous a transmis Eusèbe de Césarée⁷⁸ ; néanmoins, comme l'antipathie de l'ibis et du serpent est également connue d'Artapan⁷⁹ et qu'il la rapporte précisément dans le même contexte, il est tentant de penser qu'il avait pu avoir connaissance de cette anecdote de l'expédition de Moïse même si Eusèbe ne la rapporte pas. La ruse de Moïse en Éthiopie aurait donc pu être connue à Alexandrie dès le dernier quart du III^e s. av. J.-C⁸⁰.

La catégorie du « serpent-flèche »⁸¹ se retrouve également en hébreu et en arabe avec les formes *kippôz* et *qiffaza*⁸² et, chez Isaïe⁸³, le serpent volant⁸⁴ est cité comme une espèce caractéristique de la faune du désert du Negev :

67. Voir aussi Hérodote, *Histoires*, III, 107 ; Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 85 ; Solin, *Collection de faits merveilleux*, 27, 30 ; Isidore de Séville, *Étymologies*, XII, 4, 28 ; Lucain, VI, 677 (*Arabum uolucer serpens*) et le commentaire des *Adnotationes (Gloses sur Lucain) ad loc.* : *illic uolantes serpentes sunt, qui tura custodiunt*. Le motif pourrait être lié à la forme des bâtons de cannelle et à l'aspect général du cannelier et/ou à une stratégie de protection de la production. Voir Faure (1987 : 263) et ce que dit Pline, *Histoire naturelle*, XIX, 19, du lin incombustible. Les informations transmises par Hérodote (*Histoires*, III, 108-109) à propos de la reproduction des serpents ailés impliquent qu'il s'agissait d'un vipéridé. Cf. d'ailleurs Pausanias, *Description de la Grèce*, IX, 28, 3-4 qui parle d' ἔχεις.

68. Élien, *Personnalité des animaux*, VIII, 13 ; Galien, *Thériaque à Pison*, 8 (XIV, 234-235 K.). Voir Bodson (1986 : 71).

69. Bodson (1986 : 82).

70. Après avoir envisagé nombre de solutions, Braun (2004 : 281-282) pense que l'informateur égyptien s'est moqué d'Hérodote.

71. Hérodote, *Histoires*, II, 75. Voir Hutchinson (1958).

72. Hérodote, *Histoires*, III, 109. Cf. Isidore de Séville, *Étymologies*, XII, 4, 29.

73. Élien, *Personnalité des animaux*, II, 38 : « Les ibis noirs ne laissent pas les serpents ailés passer d'Arabie en Égypte et ils combattent pour la défense de leur cher pays. Les autres ibis se portent, eux, au devant des serpents qui viennent d'Éthiopie à l'occasion de la crue du Nil, et ils les mettent en pièces. Qu'est-ce qui pourrait, sinon, empêcher leur invasion et l'anéantissement des Égyptiens. » traduction Zucker (2001 : 52).

74. Hérodote, *Histoires*, II, 75 précise l'aspect de ces ailes, similaires à celles des chauves-souris (τοῖσι τῆς νυκτερίδος πτεροῖσι) : voir Détiéne (1989² : 40-42). On trouve en Égypte des représentations de cobras ailés : voir par exemple les *uræi* de la paroi interne du sarcophage de Nes-schu-tefnut (époque ptolémaïque) conservé à Vienne.

75. Mégasthène (FGrH 725 F 21 = Strabon, XV, 1, 37) signale lui aussi des serpents volants. Cf. Élien, *Personnalité des animaux*, XVI, 41.

76. Nodet *et al.* (2000 : XXIX-XXX).

77. Mason (2000 : 204, n. 674).

78. Eusèbe, *Préparation évangélique*, IX, 27.

79. Eusèbe, *Préparation évangélique*, IX, 27, 9 : « Là-dessus, vu l'importance de l'expédition, Moïse fonda en ce lieu une ville [Hermopolis] et y consacra l'ibis, parce que cet oiseau tue les animaux nuisibles (τὰ βλάπτοντα ζῷα) à l'homme » traduction E. des Places *in* Schroeder – des Places (1991 : 272-273). Il est logique que Moïse emporte ensuite des ibis du nome hermopolite dans son déplacement vers l'Éthiopie.

80. Artapan aurait pu être contemporain de Ptolémée IV : voir Schroeder – des Places (1991 : 17).

81. Voir Montbrun (2007 : 234-243).

82. Rowley – Grandt (1963 : 897).

83. *Isaïe*, XXX, 6. Cf. Condamin (1905 : 190).

84. Cf. Mason (2000 : 203, n. 671). Le « dragon volant » d'Isaïe est remplacé dans la Septante par des « cobras ailés » (ὄφιδων πετομένων) et en XIV, 29 il est question d'ὄφεις πετόμενοι. Voir *supra*, n. 74.



FIG. 2.– *Coluber elegantissimus* Günther, 1878. Samar (Israël), août 2007.
Cliché et © Guy Haimovitch.

« Oracle sur les bêtes du Négeb. Au pays d'angoisse et de détresse, de la lionne et du lion rugissant, de la vipère et du dragon volant ils apportent sur l'échine des ânes leurs richesses... »⁸⁵.

Ce témoignage n'est pas anodin car le livre d'Isaïe contient des matériaux authentiquement anciens et des références aux expéditions du roi d'Assyrie Sennacherib (704-681)⁸⁶, le père d'Esarhaddon précédemment signalé. Il est même possible d'aller encore plus loin puisque le « dragon volant » est mentionné par un oracle prétendument daté de la mort du roi Achaz (vers la fin du VIII^e s.)⁸⁷ qui figure dans le même livre⁸⁸ :

« Ne te réjouis pas, Philistie tout entière,
De ce qu'est brisé le bâton qui te frappait.
Car de la souche du serpent sortira une vipère,
Et son fruit sera un dragon volant⁸⁹. »

Selon toute vraisemblance les reptiles mentionnés désignent les rois d'Assyrie⁹⁰ et il faudrait donc reconnaître dans cette énumération Sargon II (« le serpent »), Sennacherib (« une vipère ») et Esarhaddon (« un dragon volant »). Si tel était le cas il serait étonnant de voir le roi

d'Assyrie comparé dans un texte hébreu à l'animal que lui-même prétendait avoir terrassé dans le désert du Sinäï. Quoi qu'il en soit on voit par là qu'il y a une « actualité » du serpent volant au Moyen-Orient, à partir du VII^e s.

L'identification de cette espèce se heurte, néanmoins, à plusieurs difficultés, principalement au fait que les récits qui signalent ce serpent sont pour nous clairement fantasmagoriques même si l'Antiquité y a cru fermement⁹¹. Si l'on ne se satisfait pas de l'explication qui avance que ces serpents ailés proviennent de l'observation des bâtons de cannelles dans les canneliers, on acceptera peut-être plus aisément l'idée que cette image résulte de la déformation de caractéristiques zoologiques vues à travers le prisme de la peur panique. Comme il est impossible de prendre en compte l'espèce aujourd'hui appelée « serpent volant » puisqu'elle n'appartient pas à cette zone⁹², il faut chercher ailleurs, dans les réalités zoologiques, l'origine de cette légende. Or on trouve dans la nomenclature moderne un serpent — certes inoffensif — dont le nom a quelque chose à voir avec la flèche (la couleuvre flèche⁹³, *Dolichophis jugularis* Linné, 1758) et il nous met sur la piste des colubridés. Il semble

85. Traduction *La Bible de Jérusalem* (1998 : 1268). Cf. Condamin (1905 : 190-191) ; Braun (2004 : 270-272) ; Rollinger (2004).

86. Gérard (1989 : 547, 549).

87. La date est incertaine : voir Gérard (1989 : 22).

88. *Isaïe*, XIV, 29.

89. Traduction *La Bible de Jérusalem* (1998 : 1248).

90. Condamin (1905 : 110-111).

91. Voir Pausanias, *Description de la Grèce*, IX, 21, 6 qui admet leur existence sans les avoir vus.

92. Braun (2004 : 273).

93. Gruber (1992 : 76-77).

en effet envisageable que cette catégorie du serpent javelot, ou du serpent flèche⁹⁴, puisse renvoyer à des espèces de couleuvres fines et élancées, se déplaçant très rapidement⁹⁵, ayant une tête pointue, pouvant faire des bonds⁹⁶ et grim pant volontiers dans les buissons des zones semi-désertiques d'où l'idée qu'elles cherchaient à se jeter sur les passants. Si l'on tient compte de la zone concernée, on pourra citer des espèces comme la couleuvre fouet élégante (*Coluber elegantissimus* : Israël, péninsule arabique et Sinai)⁹⁷ (Fig. 2), la couleuvre d'Égypte (*Coluber florulentus*)⁹⁸, la couleuvre flèche (*Coluber jugularis* : Israël)⁹⁹ etc. Si cette identification est exacte, on comprend mieux pourquoi Nicandre a pu les dire inoffensifs¹⁰⁰.

Il y a beaucoup d'histoires de serpents autour de Moïse : outre le fameux bâton d'Aaron sur lequel il n'est pas utile de revenir ici¹⁰¹, il faut citer la traversée du désert où le peuple d'Israël est confronté aux « serpents brûlants » (*nahash*)¹⁰² envoyés par Yahvé¹⁰³. Certes ce récit concerne le déplacement non pas d'une armée à proprement parler, mais d'une foule dans une zone à risques ; néanmoins, comme Flavius Josèphe parle du peuple d'Israël au désert comme de l'armée de Moïse¹⁰⁴, il n'est pas totalement artificiel de rapprocher cet épisode des récits d'expédition qui jouent sur les mêmes procédés. Le passage des *Nombres*, qui prélude à l'exhibition

du serpent d'airain, contient en outre d'intéressantes précisions géographiques :

« Ils partirent de Hor-la-Montagne par la route de la mer de Suph, pour contourner le pays d'Édom. En chemin le peuple perdit patience. Il parla contre Dieu et contre Moïse : « Pourquoi nous avez-vous fait monter d'Égypte pour mourir en ce désert ? Car il n'y a ni pain ni eau ; nous sommes excédés de cette nourriture de famine. » Dieu envoya contre le peuple les serpents brûlants, dont la morsure fit périr beaucoup de monde en Israël... »¹⁰⁵

L'attaque des serpents brûlants a donc lieu après Hor-la-Montagne, en direction de la « mer de Suph » c'est-à-dire la Mer Rouge, en périphérie du pays d'Édom : autrement dit la rencontre a lieu à l'est du Sinai, dans le désert du Negev à la sinistre réputation comme le laissait entendre le passage d'Isaïe précédemment cité. Il semble que les serpents soient nommés *nahash* d'après un symptôme d'envenimement qui a semblé significatif aux Anciens : la sensation de brûlure et de soif¹⁰⁶. Or, ce symptôme, fréquent après une morsure de serpent — certaines peuvent s'accompagner d'inflammations et de sudations —, pourrait, compte tenu du contexte géographique, concerner des vipéridés déserticoles si bien qu'il n'est pas interdit de penser que ces serpents sont des cérastes, fréquents dans les zones désertiques en Israël¹⁰⁷. Les motifs présents dans ces textes vont ensuite se retrouver dans le monde gréco-romain à l'époque historique¹⁰⁸.

DANS LES PAS D'ALEXANDRE EN INDE : L'HISTOIRE ET LE ROMAN

La tradition a volontiers prêté à Alexandre le Grand un intérêt — sans doute exagéré — pour

94. On trouve néanmoins ce trait en Algérie à propos d'*Echis carinatus*, voir Duveyrier (1864 : 236).

95. Voir Morta (1994 : 325-326). Cf. Horace, III, 27, 5-6.

96. Voir Bodson (1986 : 71).

97. Werner (1988 : 361) ; Gruber (1992 : 71-73) ; Leviton *et al.* (1992 : 90).

98. Gruber (1992 : 73-74).

99. Werner (1988 : 361) ; Gruber (1992 : 76-77) ; Leviton *et al.* (1992 : 90).

100. Nicandre, *Thériaques*, 491.

101. *Exode*, 7, 8-12.

102. Ce terme est un zoonyme générique, voir Rowley & Grandt (1963 : 897) ; Roth & Wigoder (1982 : 14).

103. *Nombres*, 21, 4-9.

104. Voir Nodet *et al.* (2000 : 124, n. 5).

105. Traduction *La Bible de Jérusalem* (1998 : 218).

106. Bodson (1986 : 71-72). Voir également la contribution de L. Bodson dans ce volume.

107. Werner (1988 : 362, 368).

108. Voir *infra*, p. 33 sqq.

les curiosités de la nature¹⁰⁹ et l'on peut trouver nombre de notices, parfois surévaluées, où le Macédonien s'intéresse au monde naturel, reçoit en cadeau des espèces locales¹¹⁰ ou bien est confronté à des animaux typiques des zones traversées¹¹¹. On trouve donc, très naturellement, quelques épisodes de l'expédition d'Alexandre en Inde où il est question de serpents terriblement nocifs. Ces passages oscillent, à première vue, entre histoire et roman ; pourtant, dans les récits des historiens anciens, les témoignages relatifs à la confrontation des Macédoniens avec des serpents venimeux, — avant de devenir un motif topique dans des affabulations tardives comme le roman du Pseudo-Callisthène ou la lettre d'Alexandre à Aristote¹¹² —, sont associés d'abord à des localisations extrêmement précises et présentent en outre des détails zoologiques susceptibles d'être utilisés avec profit : des indications fiables ont tout de même été transmises par les compagnons du Macédonien et elles permettent parfois d'identifier les espèces signalées.

Pour impressionner des hommes qui avaient déjà traversé l'Anatolie, le Levant, l'Égypte, la Babylonie, la Perse et les satrapies orientales, il fallait bien que l'Inde recelât des particularismes en matière d'ophidiens et notamment une concentration d'espèces nocives encore inédites. Or, une première réalité écologique s'impose : en arrivant au Pakistan, Alexandre pénétrait dans une zone où le nombre d'ophidiens pouvait être deux fois plus important que dans les régions précédemment traversées en Asie Mineure ou en Mésopotamie¹¹³ et l'on

voit effectivement apparaître dans cette zone des espèces extrêmement dangereuses. Il y a donc globalement un premier fond de vérité dans ce que l'on rapporte sur les serpents dits « indiens ». Peut-on dès lors, à partir des témoignages à notre disposition, pousser un peu plus loin l'enquête ?

LES SERPENTS DU PENDJAB PAKISTANAIS

Lorsqu'Alexandre entre dans le Pendjab pakistanais, il rencontre, au-delà de l'Hydaspe, des serpents d'une très grande taille et d'autres très petits, mais très nocifs¹¹⁴. Il semble que les Macédoniens, partis dans les montagnes pour couper du bois destiné à la construction de vaisseaux, aient d'abord découvert des serpents immenses¹¹⁵, de toute évidence des pythons molures (*Python molurus*) dont la taille peut atteindre 10 mètres¹¹⁶. L'attention se focalisait, on le voit une nouvelle fois ici, sur une espèce qui n'avait jamais été vue auparavant¹¹⁷. Puis vient une seconde découverte herpétologique, plus intéressante pour notre propos : les Macédoniens, au-delà du fleuve Acésinès (Chenab), furent mis en difficulté par des serpents venimeux. Voici comment les choses sont présentées par Quinte-Curce¹¹⁸ :

114. Cette antithèse marquante, qui résume bien la nouveauté zoologique, apparaît aussi chez Néarque, fr. 10b Auberger = Strabon, XV, 1, 45 (C 706).

115. Onésicrite, (FGrHist 134 F 16) ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XVII, 90, 1 (après l'Hydaspe) : « La montagne présentait une particularité. Outre son bois utilisé pour les constructions navales, la région possédait en effet beaucoup de serpents (*opheis*) d'une dimension remarquable — seize coudées ! — ... » traduction Goukowsky (1976 : 125) ; Quinte-Curce, *Histoires*, IX, 1, 4 (*magnitudinis inuisitatae serpentes*) ; cf. Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 36 (= Mégasthène, fr. 14 Müller) ; Pseudo-Callisthène, *Roman d'Alexandre*, III, var. 10 Bounoure & Serret. Sur ces pythons, voir Bodson (1984 : 19-20) ; Trinquier (2008 : 230-231).

116. Minton (1966 : 117-118) ; Khan (2002 : 73-75).

117. Ils virent encore, ensuite, les pythons d'Abisarès : voir Onésicrite, fr. 16b Auberger (= Élien, *Personnalité des animaux*, XVI, 39). Cf. également Élien, *Personnalité des animaux*, XV, 21.

118. Quinte-Curce, *Histoires*, IX, 1, 12.

109. Notamment Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 44. Voir aussi Pseudo-Callisthène, *Roman d'Alexandre*, III, var. 10 Bounoure & Serret ; French (194 : 104-105).

110. Voir Bodson (1998 : 151-154).

111. Pour une synthèse sur cette question, voir Bodson (1991 : 127-138).

112. *Lettre d'Alexandre*, 23-30 citée par André & Filliozat (1986 : 172). On voit bien comment la tradition a été exagérée : l'armée d'Alexandre combat désormais des reptiles agressifs comme s'il s'agissait d'un objectif militaire.

113. Bauchot (1999 : 140-141).

Ceterum hic quoque serpentium magna uis erat, squamis fulgorem auri reddentibus ; uirus haud ullum magis noxium erat : quippe morsum praesens mors sequebatur, donec ab incolis remedium oblatum est. Hinc per deserta uentum est ad flumen Hiarotim.

« Mais, là aussi, il y avait quantité de serpents, dont les écailles reproduisaient l'éclat de l'or ; il n'est pas un venin plus dangereux : en effet la morsure était suivie d'une mort immédiate, jusqu'au moment où les indigènes firent connaître le remède. Puis, à travers des endroits abandonnés, on atteignit l'Hiarotis... »¹¹⁹.

Si l'on confronte ce témoignage à celui de Diodore de Sicile et à un fragment de Clitarque transmis par Élien¹²⁰, il est manifeste que les différents textes relatant cet épisode remontent en réalité à Clitarque¹²¹ :

« La contrée possédait aussi une foule de serpents (ὄφεις) de petite taille, étrangement bariolés (ταῖς δὲ ποικιλίαις ἐξηλλαγμένον). Les uns montraient en effet des zébrures ressemblant à du bronze ; d'autres avaient une crête velue, formant chevelure. Leur morsure provoquait une mort rapide. Celui qui était atteint, de terribles douleurs le tenaient, une sueur sanglante le couvrait ! Souffrant atrocement de ces morsures mortelles, les Macédoniens suspendaient leurs hamacs aux arbres et restaient éveillés la plus grande partie de la nuit. Plus tard les indigènes leur firent connaître la racine qui sert d'antidote et ils furent délivrés de leurs maux »¹²²

« Il [Clitarque] rappelle aussi qu'il y a une autre espèce de serpent, qui ne ressemble pas aux autres. Ils sont de taille beaucoup plus modeste, ont une peau toute bigarrée (*poikilous*), comme colorée par des produits. Car certains ont une bande couleur bronze qui court de la tête à la queue, d'autres font penser à de l'argent, d'autres encore sont de couleur pourpre, et certains ont même l'éclat de l'or. Ce même auteur

dit qu'ils ont une morsure terrible qui provoque une mort immédiate. »¹²³

Malgré d'inévitables altérations et variations, les trois extraits peuvent être résumés et synthétisés de la façon suivante sans trahir, je pense, l'esprit du témoignage originel : les Macédoniens ont été confrontés à des espèces endémiques, qu'ils n'avaient jamais vues ; ces serpents étaient nombreux, petits, extrêmement nocifs, présentant des livrées chatoyantes, aux couleurs volontiers décrites en des termes qui rappellent les métaux. Avec ces quelques éléments en main, il doit tout de même être possible d'identifier ces serpents ou du moins une partie d'entre eux.

Dans cette série de témoignages, le premier élément digne d'intérêt est d'abord la précision de la localisation géographique. En effet, si jamais nous ne sommes pas face à un phénomène de concentration artificielle d'espèces vues en différents endroits de l'Inde, il faut considérer les précisions topographiques comme des éléments fiables. Or la zone ici décrite peut être facilement délimitée : elle se trouve, si l'on se fie à Quinte-Curce, entre les fleuve Acésinès (Chenab) et Hiarotis (Ravi) et l'on peut éventuellement étendre cette zone jusqu'à l'Hypasis au-delà duquel Alexandre ne s'est pas avancé. Autrement dit, bien que le tracé des fleuves ait quelque peu changé depuis l'Antiquité¹²⁴, cette région correspond *grosso modo* à une zone comprenant le Pendjab pakistanais et s'étendant jusqu'aux contreforts du Cachemire. Le biotope est également décrit avec précision par Quinte-Curce quelques lignes auparavant¹²⁵ : il s'agit de forêts immenses rendues agréables par l'ombre et l'eau qui y circule.

Les textes font en outre état d'espèces aux couleurs chatoyantes avec des détails significatifs : ces petits serpents sont notamment caractérisés par des couleurs métalliques (bronze, argent,

119. Traduction Bardon (1948 : 348-349).

120. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XVII, 90, 5-7 ; Clitarque, fr. 18 Auberger (= Élien, *Personnalité des animaux*, XVII, 2).

121. Cf. Néarque fr. 10a Auberger (= Arrien, *L'Inde*, 15, 10) qui cite aussi conjointement les grands ophidiens et les petits serpents bariolés.

122. Traduction Goukowsky (1976 : 126).

123. Traduction Auberger (2001 : 304).

124. Bosworth (1996 : 136, n. 7).

125. Quinte-Curce, *Histoires*, IX, 1, 9-11 ; cf. néanmoins Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XVII, 90, 1 (κατὰ τὴν ὄρεινὴν).

or)¹²⁶ et par leur *poikilia*. Certains de ces traits se sont même maintenus dans des témoignages tardifs et romanesques où l'on trouve des descriptions plus débridées. Ainsi, dans la *Lettre d'Alexandre à Aristote*¹²⁷, il est question d'une « foule immense de céraistes et d'ammodytes de couleurs variées » et le rédacteur en signale d'autres avec « des écailles rouges », tandis que « d'autres étaient noirs et blancs, d'autres avaient l'éclat de l'or »¹²⁸. S'il y a assurément une part de fantaisie dans le témoignage romanesque de cette lettre apocryphe, on constate que certains traits remontant aux témoignages originaux se sont maintenus et lorsque l'on voit avec quelle attention les espèces rencontrées en Inde ont été décrites par les historiens, notamment par Aristobule, on ne peut que penser qu'une partie des informations transmises sont fiables.

Or, en entrant au Pendjab les Macédoniens ont dû inévitablement rencontrer une espèce très dangereuse qu'il n'avait pas pu rencontrer ailleurs : il s'agit d'un élapidé au venin particulièrement nocif, nommé « bongare » (*Bungarus caeruleus*)¹²⁹, qui est justement très localisé dans la zone des cinq fleuves (Fig. 3)¹³⁰. Si le *Bungarus* avec son alternance de sections noires et blanches ne ressemble pas mot pour mot à ce que disent les témoignages antiques — à l'exception de la *Lettre d'Alexandre à Aristote* dont on aurait pourtant tendance à disqualifier la pertinence de l'information —, il peut tout de même être un bon candidat. En effet même si les couleurs ne sont généralement pas un critère pertinent pour décrire les serpents, le *bungarus* appelé *bungarus caeruleus*, est parfois décrit comme



Fig. 3.— *Bungarus caeruleus* Schneider, 1801. Sri Lanka. Cliché Nilupul Rangana © www.wildreach.com.

étant « bleu métallique »¹³¹ ; il prend aussi parfois dans l'eau des teintes argentées ; en qualifiant ces serpents d'« étrangement bariolés » (ταῖς δὲ ποικιλίαις ἐξηλλαγμένων), on faisait en réalité allusion à cette alternance de sections noires et colorées que les soldats n'avaient pu rencontrer chez aucun autre ophidien auparavant et peut-être au phénomène d'iridescence qui produit chez l'observateur l'impression de variations chromatiques¹³². La mention de colorations dues à des « produits » (ὡσπερ οὖν φαρμάκοις καταγραφέντας) est, elle aussi, suggestive : les couleurs leur semblaient artificielles¹³³ certes parce qu'elles étaient vives et inédites chez des serpents, mais, comme le montre la suite du texte, surtout parce qu'elles rappelaient les métaux (bronze, or, argent)¹³⁴.

On trouve également sur le sous-continent une autre sous-espèce de bongare nommée *Bungarus fasciatus* qui présente une alternance jaune et noire qui n'est pas sans rappeler la couleur « or » signalée par les témoignages. Néanmoins ce serpent se trouve un peu en dehors de la zone qui nous retient ici¹³⁵, zone dans laquelle on

126. Cette façon de voir les choses entretient sans doute un lien avec l'idée que ces serpents protègent des richesses notamment des pierres précieuses et de l'or : voir *Lettre d'Alexandre*, 69 = André & Filliozat (1986 : 180-181) ; saint Jérôme, *Lettres*, 125, 3 = André & Filliozat (1986 : 240-241). Les *eschatiai* sont associées aux richesses et aux monstres qui les défendent, voir par exemple Thomas (2004 : 140 *sqq.*).

127. *Lettre d'Alexandre*, 26 citée par André & Filliozat (1986 : 172).

128. Traduction André & Filliozat (1986 : 172).

129. Minton (1966 : 152-153) ; Khan (2002 : 133-136).

130. Khan (2002 : 135).

131. Déjà vu par Goukowsky (1976 : 247, n. à la p. 126, XC, 5).

132. Sur ce phénomène, voir Mattison (2008 : 29).

133. Sur les couleurs artificielles, voir Romano (1998).

134. Il semble que Clitarque soit ici sous l'influence de la tradition alexandrine des *baphika* : voir Wellmann (1928 : 68 *sqq.*). Il y est notamment question des produits servant à produire des revêtements : or les quatre teintures sont justement : pourpre, pierre précieuse, or, argent.

135. Il ne se trouve que dans la partie orientale du sous-continent indien, voir Mahendra (1984 : 318).

ne trouve aujourd'hui, selon M. S. Khan, que *Bungarus caeruleus* et *Bungarus sindanus*¹³⁶, mais on ne peut exclure qu'une espèce rencontrée un peu plus loin ait été associée ensuite aux précédentes dans un mouvement de synthèse.

Un passage d'Aristobule¹³⁷ semble évoquer ces mêmes animaux en les coupant de leur biotope initial :

ἔχεις δὲ πολλούς φησι πολὺ ἐλάπτους καὶ ἄσπίδας, σκορπίους δὲ μεγάλους. Οὐδὲν δὲ τούτων οὕτως ὀχλεῖν ὡς τὰ λεπτὰ ὄφειδια οὐ μείζω σπιθαμιαίων εὐρίσκεται γὰρ ἐν σκηναῖς, ἐν σκεύεσιν, ἐν θριγγόις ἐγκεκρυμμένα. Τοὺς δὲ πληγέντας ἀίμορροεῖν ἐκ παντός πόρου μετὰ ἐπωδυνίας, ἔπειτα ἀποθνήσκουσιν, εἰ μὴ βοηθήσει τις εὐθύς· τὴν δὲ βοήθειαν ῥαδίᾳ εἶναι διὰ τὴν ὀρετὴν τῶν Ἰνδικῶν ῥιζῶν καὶ φαρμάκων.

« Il dit qu'on trouve de nombreuses vipères beaucoup plus petites ainsi que des cobras et de grands scorpions. Mais aucun ne cause autant de misère que ces minces reptiles, pas plus grands qu'une demi-coudée. Car on les trouve cachés dans les tentes, les bagages et dans les murs. Ceux qui se font mordre perdent leur sang de toute part dans de grandes souffrances et meurent s'ils ne sont pas secourus très vite. Mais les aider est facile grâce aux vertus des racines et remèdes indiens. »¹³⁸

Le symptôme hémorragique décrit par Diodore et confirmé par Aristobule ne semble pas incompatible avec ce que l'on rapporte des envenimements imputés au *Bungarus caeruleus* qui est doté d'un venin neurotoxique et hémotoxique¹³⁹. Ces animaux mordent la nuit ; leur morsure n'est pas très douloureuse, mais le venin, extrêmement nocif, agit en quelques heures¹⁴⁰. Enfin le comportement du bongare est totalement compatible avec la situation décrite par Diodore de Sicile : « les Macédoniens suspendaient leurs hamacs aux arbres et restaient éveillés la plus grande partie de la nuit ». Le bongare, qui est craintif le jour, mais

devient actif et agressif la nuit, aurait facilement pu mordre les soldats qui dormaient à terre. Il est certain que le couchage au sol dans ce type de milieu augmentait considérablement le risque de morsure. Ces reptiles sont par ailleurs connus pour s'introduire dans les maisons¹⁴¹. Tous ces éléments réunis font donc écho à ce que dit Aristobule et à un passage de Néarque transmis par Strabon¹⁴² :

« Néarque s'étonne du grand nombre de serpents et de leur nocivité. Car il dit que, lors des inondations, les serpents quittent les plaines pour se réfugier dans les zones résidentielles à l'abri des crues et infestent les maisons. C'est pour cela que les habitants installent leur lit en hauteur, il arrive même qu'ils quittent leur maison pleine de serpents. Si la plupart d'entre eux n'étaient pas détruits par les eaux, la région serait déserte. Il dit aussi que la petite taille des uns est aussi redoutable que la grande taille des autres : les premiers parce qu'on ne peut s'en protéger, les autres à cause de leur force, dans la mesure où l'on peut voir des vipères de 16 coudées. »¹⁴³

Néarque semble faire allusion à un autre épisode où des serpents ont pu poser des problèmes à l'armée, mais on retrouve ici le détail des hamacs, du danger représenté par les serpents immenses et par ceux qui sont petits et nocifs. Il se pourrait bien qu'il rende compte, sous un autre angle, de l'épisode qui a précédemment retenu notre attention. L'événement n'est pas localisé avec précision, mais il est fait allusion à des inondations¹⁴⁴. Il s'agit donc nécessairement de l'Indus ou de l'un de ses affluents, sans doute à la période de la mousson... Comme Alexandre se trouvait dans cette zone au cours de l'été 326, l'hypothèse d'une crue provoquée par la mousson, qui a lieu précisément à cette période entre juillet et septembre¹⁴⁵ et qui s'as-

136. Khan (2002 : 134-136).

137. Aristobule, fr. 38 Auberger (FGrHist 139 F 38) = Strabon, XV, 1, 45 (C 706).

138. Traduction Auberger (2001 : 400) modifiée.

139. Pas chez Minton (1966 : 153), mais chez Khan (2002 : 133).

140. Khan (2002 : 133).

141. Détail figurant chez Khan (<<http://www.wildlifeofpakistan.com/ReptilesOfPakistan/krait.htm>>).

142. Néarque, fr. 10b Auberger = Strabon, XV, 1, 45 (C 706).

143. Traduction Auberger (2001 : 196).

144. Voir Schneider (2004 : 45).

145. Khan (1993³ : 39).



Fig. 4.— *Azemiops feae* Boulenger, 1888. Cliché et © Tom Charlton.

socie parfois à la fonte des neiges¹⁴⁶, est tout à fait envisageable. On peut d'ailleurs penser à un autre passage de Néarque¹⁴⁷ signalant justement la crue de l'Acésinès :

« Néarque dit que l'armée qui avait installé son campement près de l'Acésinès a été obligée de trouver un autre endroit à l'abri de la crue, et que cette crue avait lieu au solstice d'été. »¹⁴⁸

Il se peut donc que la confrontation avec ces élapidés locaux ait pris une tournure encore plus dramatique en raison d'une crue de l'Indus¹⁴⁹ ou plutôt de l'un de ses affluents et de l'éclosion des œufs de bongares qui a lieu également à cette période¹⁵⁰.

146. Khan (1993³ : 64).

147. Néarque, fr. 18 Auburger (= Strabon, XV, 1, 18). Cf. Arrien, *L'Inde*, VI, 5, qui parle aussi d'une crue de l'Acésinès « au milieu de l'été ».

148. Traduction Auburger (2001 : 204).

149. Ce détail peut faire écho à un passage du voyage en Inde de Lodovico de Verthema rapporté par Boaistuau (1560 : 251-252) : il est question d'abris fabriqués par les souverains à Calicut pour accueillir les serpents en cas de crue et des ravages causés par des serpents s'étant introduits dans une maison. Les crues accroissent effectivement le risque de morsure parce qu'elles contraignent les espèces à se déplacer.

150. Minton (1966 : 153) ; Mahendra (1984 : 319).

Clitarque signalait également des serpents pourpres (πεφοινιγμένως). Il pourrait sembler désespéré de vouloir tirer quelque chose de cette maigre indication. Fort heureusement il existe, au sujet de cet animal, un autre témoignage qui ajoute une information précieuse : selon Élien¹⁵¹, il existe un serpent pourpre à tête blanche :

ἔστι δὲ ἄρα οὗτος ὁ ὄφης κατὰ σπιθαμὴν τὸ μῆκος ὅσα ἰδεῖν χροῶν δὲ ἔοικε πορφύρα τῇ βαθυτάτῃ. λευκὴν δὲ κεφαλὴν καὶ οὐκέτι πορφύραν περιηγῶνται αὐτοῦ, λευκὴν δὲ οὐχ ὡς εἰπεῖν ἔπος, ἀλλὰ καὶ χιόνος ἐπέκεινα καὶ γάλακτος.

« La longueur de ce serpent est à peu près d'un empan ; sa couleur est d'un pourpre très profond ; quant à sa tête, les auteurs la décrivent comme blanche et non pas pourpre comme le reste — et à vrai dire le mot blanc est faible : elle est plus blanche encore que la neige et le lait. »¹⁵²

On serait naturellement amené à repousser un tel animal parmi les créatures fantastiques d'autant qu'Élien tient ses informations de

151. Élien, *Personnalité des animaux*, IV, 36 = Ctésias, fr. 45, 33 Lenfant.

152. Traduction Zucker (2001 : 99).

Ctésias¹⁵³ qui les publia bien avant l'expédition d'Alexandre ; pourtant quelques indices laissent penser qu'un tel serpent existe. Élien le localise dans les régions les plus chaudes de l'Inde (ἐν τοῖς πυρῶδες τόποις τῆς Ἰνδικῆς χωρίοις), mais pour trouver un serpent pouvant correspondre à la description fournie il faut se tourner vers des espèces attestées aujourd'hui en périphérie de la zone qui nous occupe. C'est en effet *Azemiops feae* qui, selon l'hypothèse d'Adrienne Mayor, pourrait correspondre à ce serpent dit « pourpre »¹⁵⁴. Ce reptile qui vit au sud de la Chine et au sud est du Tibet¹⁵⁵ est sans doute un des meilleurs candidats (Fig. 4) : sur un corps bleu sombre et parfois violet se détache une tête orange, jaune ou blanchâtre. On ne peut exclure que les Macédoniens aient vu en Inde des individus de cette espèce qui auraient été transportés là depuis leur région d'origine.

Du côté des affluents de l'Indus, les Macédoniens furent donc confrontés à des espèces réellement nouvelles et ils en ont laissé des descriptions assez justes, du moins pour qui sait lire ces témoignages à la lumière de l'herpétofaune existante. Cette confrontation avec ces serpents ne fut sans doute pas, comme l'écrivent Gabriel et Metz « *a major medical problem for Alexander's troops* »¹⁵⁶, mais on comprend que quelques envenimements à l'issue fatale — il y en eut assurément avec les bongares —, suffisaient à créer une psychose au sein des troupes. Ce type de psychose pouvait être alimenté par l'idée qu'il existait des serpents à la morsure absolument incurable¹⁵⁷ et par d'autres conceptions en vogue : ainsi la biologie et la théorie des climats, en soulignant la *polygonia* dans les zones brûlantes et l'influence de la chaleur sur

la nocivité des espèces¹⁵⁸, entretenaient la phobie. Les indigènes avaient aussi avantage à faire croire à l'existence de serpents extrêmement nocifs, soit parce qu'ils cherchaient à marquer des points du côté de la guerre psychologique, soit parce qu'ils voulaient mettre en valeur le savoir-faire de leur propres praticiens. Ainsi le phénomène fait beaucoup penser à ces notices paradoxographiques signalant qu'à tel ou tel endroit les serpents ne mordent que les étrangers¹⁵⁹ : on racontait par exemple qu'à la source de l'Euphrate vivaient des serpents dont la morsure n'était mortelle que pour les étrangers¹⁶⁰ : colporter des récits autour de ces « serpents patriotes » contribuaient surtout à entretenir des inquiétudes chez les futurs envahisseurs.

L'intervention des indigènes est donc un autre fait caractéristique : c'est auprès des médecins de la vallée de l'Indus qu'Alexandre trouve, d'après Gabriel et Metz, une solution aux envenimements¹⁶¹. Il serait peu prudent de se prononcer sur l'efficacité réelle des traitements et des méthodes, mais l'on peut rappeler, pour mémoire, ces quelques précisions transmises par Néarque¹⁶² :

« De tous les médecins grecs, aucun ne pouvait soigner quiconque était mordu par un serpent indien. Mais les Indiens eux-mêmes soignaient ces morsures. À ce sujet Néarque ajoute qu'Alexandre avait réuni autour de lui les plus savants des médecins indiens, et il avait fait annoncer dans tout le camp que quiconque se ferait mordre devrait se rendre dans la tente du roi. Ces mêmes médecins soignaient également les autres maladies et blessures. »¹⁶³

153. Malgré une part de crédulité et d'affabulation, les notices zoologiques de Ctésias comportent des détails précis dont la présence peut s'expliquer par la spécialité médicale du rédacteur.

154. Mayor (2004 : 86-88).

155. Mahendra (1984 : 330-331) ; Mallow *et al.* (2003 : 14).

156. Gabriel & Metz (1992 : 130).

157. Aristote, *Histoire des animaux*, VIII, 29 (630 a 33).

158. Aristote, *Histoire des animaux*, VIII, 29 (607 a) ; fr. 2b Rose (p. 367) : ἀγριώτερα δὲ τὰ ἐν ἐρήμῳ γεννώμενα ; Celse, *Médecine*, V, 27, 10.

159. Pseudo-Aristote, *Notices extraordinaires*, 149 ; Plin, *Histoire naturelle*, VIII, 229 ; Apollonios, *Histoires merveilleuses*, 12 ; Élien, *Personnalité des animaux*, IX, 29. Voir André & Baslez (1993 : 505).

160. Élien, *Personnalité des animaux*, IX, 29.

161. Gabriel & Metz (1992 : 130).

162. Néarque, fr. 10 a Auberger (= Arrien, *L'Inde*, XV, 11). Cf. Strabon, XV, 1, 45 (C 706) = Néarque, fr. 10 b Auberger ; Élien, *Personnalité des animaux*, XII, 32.

163. Traduction Auberger (2001 : 196).

Le recours à des Yogis spécialisés dans la capture des serpents et le traitement de leurs morsures¹⁶⁴ peut effectivement être envisagé. Non seulement la science grecque n'était pas en mesure d'intervenir, mais la conception selon laquelle les serpents locaux doivent être soignés par des praticiens locaux l'emporta définitivement. Il se peut aussi que, face à cette situation délicate, des mesures préventives aient été prises, mais seul le Pseudo-Callisthène l'atteste et pour une autre zone, ce qui n'est pourtant pas l'indice qu'il ne s'agit pas d'un motif ancien. Dans la « Lettre d'Alexandre à Aristote » insérée dans le *Roman d'Alexandre* on trouve les détails suivants¹⁶⁵ :

ὑπουργία δὲ τοσαύτη ἦν περὶ τοὺς στρατιώτας, ὥστε τὸν ἕνα ἕκαστον κεκοσμηθῆσαι ὑποδήμασι καὶ κνημῖσι καὶ περιμήροις δερματινοῖς καὶ θάραξι τὰ σώματα αὐτῶν· προειρήκασιν γὰρ οἱ ἐντόποι τὴν τῶν ἔρπετῶν ἐν τοῖς ἰδίοις [τόποις] διαφορῶν, καὶ κατεκήρυξαν μηδένα ἄνευ ταύτης τῆς διασκευῆς εἶναι.

« Soucieux de ne pas exposer les soldats, j'avais ordonné à chacun de porter des chaussures, des jambières, des pantalons de peau, et de se couvrir le haut du corps d'une cuirasse. Les indigènes, en effet, nous avaient mis en garde contre les serpents venimeux qu'on rencontrait sur ces chemins. »¹⁶⁶

Le Pseudo-Callisthène signale régulièrement ce danger¹⁶⁷ et manifestement il appartient à la dérive romanesque, mais sa remarque montre que des mesures de protection très simples pouvaient éventuellement être prises pour réduire les risques.

DANS LES DUNES DE SABLE DU DÉSERT DU BÉLOUCHISTAN

Le danger que représentent les reptiles est de nouveau évoqué, un peu plus loin, toujours au Pakistan, au moment où Alexandre effectue une marche de plus de 700 kilomètres à travers le désert de Gédrosie, entre octobre et

décembre 325¹⁶⁸. À propos de ces attaques de venimeux il existe trois témoignages très brefs, remontant probablement à la même source¹⁶⁹.

Théophraste, *Histoire des plantes*, IV, 4, 13

« Dans certaines régions pousse, dit-on, une herbe sous laquelle seraient lovés de tout petits serpents ; que quelqu'un ayant mis le pied dessus se fasse mordre, et c'est la mort. » traduction Amigues (1989 : 76).

Strabon, XV, 2, 7 (C 723) = *Aristobule*, fr. 49 b

« Le danger venait également des serpents. Car sur les dunes sablonneuses (ἐν γὰρ τοῖς θισίν) poussait de l'herbe, et se glissant sous cette herbe, les serpents passaient inaperçus, et tuaient tous ceux qu'ils frappaient. » traduction Auberger (2001 : 418).

Pline, *Histoire naturelle*, XII, 34

« et aussi une herbe d'une odeur délicieuse, mais grouillante de serpents minuscules dont la morsure cause une mort immédiate. » traduction Ernout (1949 : 30).

On voit ici apparaître le thème du « serpent-minute » déjà à l'œuvre lors de la traversée du Pendjab et qui aura du succès ailleurs, en d'autres temps¹⁷⁰ : mais là aussi les précisions concernant le biotope — des dunes sablonneuses herbeuses — et la zone géographique concernée permettent de reconnaître¹⁷¹ une espèce qui se trouve essentiellement dans cette région du sud-ouest du Pakistan : la vipère de MacMahon (*Eristicophis macmahonii*)¹⁷² (Fig. 5). Il s'agit d'un petit vipéridé sabulicole qui s'enfouit pour attendre ses proies et qui se fond naturellement dans son milieu puisqu'il a la couleur du sable¹⁷³.

168. Bosworth (1996 : 169).

169. Selon Amigues (1988: XXVIII-XXX) Théophraste aurait utilisé comme source sur la flore de Gédrosie des notes des compagnons de Callisthène.

170. Barbara (2006 : 153, n. 210).

171. Voir aussi, dans ce volume, la contribution de Liliane Bodson, p. 113 sqq.

172. Minton (1966 : 158-159) ; Khan (2002 : 187-188).

173. Minton (1966: 159) ; David *et al.* (1999 : 132) ; Khan (2002 : 188).

164. Khan (2002 : 223).

165. Pseudo-Callisthène, *Roman d'Alexandre*, III, 17 Müller.

166. Tallet-Bonvalot (1994 : 128).

167. Voir Pseudo-Callisthène, *Roman d'Alexandre*, III, 1 ; 17 et Gunderson (1980: 50-53).



Fig. 5.— *Eristicophis macmahonii* Alcock & Finn, 1897. Cliché et © R. D. Bartlett.

Il est difficile de localiser avec plus de précision l'épisode en s'appuyant sur le texte de Strabon : s'agit-il du cœur du Bélouchistan, de la zone côtière à proximité des Orites que Strabon mentionne ensuite, ou encore du désert du Sind voire de la bande côtière du Makran ? On pourrait penser que ces observations proviennent de la zone côtière du sud du Pakistan et non du désert de Gédrosie où les Macédoniens furent confrontés à d'autres problèmes bien plus graves. Les conditions très difficiles de la traversée de cette zone désertique¹⁷⁴ sont racontées en détail par les auteurs de la « vulgate »¹⁷⁵ et il n'est pourtant jamais question de serpent : s'il y eut des cas de morsure, ce n'était rien par rapport à la catastrophe sanitaire causée par la famine et la soif. Néanmoins la distribution actuelle d'*Eristicophis macmahonii*¹⁷⁶ plaide plutôt en faveur d'une localisation au cœur du Bélouchistan : en effet ce serpent ne se trouve pas aujourd'hui au

sud de cette région, mais seulement au nord, où il est endémique, ainsi qu'au Waziristan¹⁷⁷.

Une autre précision sur le biotope peut se révéler utile. Pline mentionne l'odeur agréable de la plante qui sert de cachette aux serpents¹⁷⁸. Cette information pourrait être rapprochée d'un passage d'Arrien relatif à la flore de la région. Arrien, qui ne mentionne pas la présence de serpents, signale en effet la présence d'arbres à myrrhe¹⁷⁹ et aussi d'une plante odorante : le nard¹⁸⁰. À propos de cette dernière, il écrit :

Πολὺ δὲ εἶναι αὐτῆς τὸ καταπατούμενον πρὸς τῆς στρατιάς, καὶ ὅτι τοῦ πατουμένου ὄσμην ἡδεῖαν καταχεῖν ἐπὶ πολὺ τῆς χάρας. τοσόνδε εἶναι τὸ πλῆθος.

« Une grande quantité de ce nard était piétinée par les soldats, et une odeur suave s'exhalait de ce nard écrasé sur un large périmètre, tant il y en avait. »¹⁸¹

Ce passage, qui remonte à Aristobule¹⁸², transmet visiblement certains détails dignes de foi. Se pourrait-il que les serpents aient été cachés dans

174. Sur cet épisode, voir Bosworth (1996 : 166-185).

175. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XVII, 104, 3 - 105 ; Quinte-Curce, *Histoires*, IX, 10, 11-18 ; Arrien, *Anabase*, VI, 21, 3 - 26, 5. Cf. Plutarque, *Alexandre*, 66, 4-7 (702 a-b) ; Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue-Pompée*, XII, 10, 7.

176. Minton (1966 : 159) ; Mahendra (1984 : 332) ; Khan (2002 : 188).

177. Minton (1962 : 3 ; 1966 : 40, 159).

178. Sur les liens supposés entre les serpents et les plantes, voir, dans ce volume, la contribution de P. Luccioni.

179. Arrien, *Anabase*, VI, 22, 4 (= Aristobule, fr. 49a Auberger).

180. Arrien, *Anabase*, VI, 22, 5.

181. Traduction Auberger (2001 : 408).

182. Fr. 49a Auberger.

le nard ? L'idée est belle, mais elle ne concorde pas avec la zone en question puisque les Macédoniens ont vraisemblablement rencontré cette plante odorante dans le delta de l'Indus et non dans le désert. La plante de Gédrosie semble avoir été en réalité une herbe commune du désert du Bélouchistan, *Andropogon laniger*¹⁸³, et l'information d'Arrien sur le nard doit donc être rapportée non à la Gédrosie, mais au delta dont il a été question auparavant.

OPHELLAS ET CATON DANS LE DÉSERT LIBYEN

La réputation de la Libye comme terre de serpents est ancienne et bien établie par plusieurs témoignages, depuis Hérodote qui parle de la Libye θηριώδης¹⁸⁴ jusqu'à Aristote¹⁸⁵ et Lucien¹⁸⁶ en passant par Étienne de Byzance qui atteste, parmi les noms de la Libye, la forme Ὀφιούσσα¹⁸⁷. Pourtant un événement survenu à l'époque hellénistique a dû renforcer la mauvaise réputation des zones désertiques libyenne et notamment de la Grande Syrte.

Quelques années après la disparition d'Alexandre le Grand, en 308, les troupes d'Ophellas, le gouverneur de Cyrène, lui-même ancien compagnon d'Alexandre¹⁸⁸, furent confrontées à des reptiles lors de la traversée du désert libyen : cet épisode est assez peu connu, mais il apparaît à l'arrière-plan¹⁸⁹ de la fameuse description que fait Lucain de

la traversée du désert effectuée par Caton d'Utique en 48-47¹⁹⁰, après la mort de Pompée. Le rescapé du camp pompéien, parti avec dix mille hommes¹⁹¹, — de Cyrène selon Plutarque, de Bérériké selon Lucain¹⁹² —, aurait rejoint pendant l'hiver Leptis Magna en Tripolitaine après une marche ininterrompue¹⁹³. Si Lucain cède ici à une loi du genre en amplifiant notamment le danger encouru¹⁹⁴, le précédent constitué par Ophellas montre que le danger existait néanmoins¹⁹⁵. Pourtant le seul autre auteur à en attester éventuellement la possibilité pour l'expédition de Caton est Plutarque¹⁹⁶ qui dit :

« Il partit par terre pendant l'hiver pour les rejoindre, après avoir rassemblé un grand nombre d'ânes pour porter de l'eau ; il emmenait beaucoup de bétail et aussi des chars, et les hommes appelés Pysilles, qui guérissent les morsures de serpents en suçant leur venin avec la bouche et qui apprivoisent et charment les reptiles eux-mêmes par leurs incantations. »¹⁹⁷

Il n'y a pas lieu de mettre en cause l'exactitude de ce témoignage qui montre un Caton soucieux de la logistique nécessaire pour permettre à plusieurs milliers de soldats de traverser une zone hostile comme celle-ci. Cela ne signifie pourtant pas que les soldats furent effectivement confrontés à ce problème. D'ailleurs Plutarque ne signale pas ensuite la catastrophe longuement décrite par Lucain. Le précédent d'Ophellas aurait donc amené Caton à prendre

183. Identification de Joret signalée par Amigues (1989 : 232).

184. Hérodote, *Histoires*, II, 32 ; IV, 174, 191 ; Nicandre, fr. 32 Gow & Scholfield (Σύρις θηροτρόφος).

185. Aristote, *Histoire des animaux*, VIII, 28 (606 b 9-14) ; cf. Hérodote, *Histoires*, IV, 191 ; Strabon, XVI, 4, 16 (C 775).

186. Lucien, *Sur les dipsades*.

187. Étienne de Byzance, *Ethniques*, s.v. Αιβήη. Le motif se retrouve dans d'autres zones de l'Afrique : Jean Trinquier me signale très justement le cas de la prise de Capsa par les troupes de Marius chez Salluste, *Guerre de Jugurtha*, 89-90 et part. 89, 5.

188. Gsell (1918 : 42).

189. Kebric (1976).

190. Colin (2000 : 180).

191. Strabon, XVII, 3, 20 (C 836) ; Plutarque, *Caton le Jeune*, 56, 8 (787 a-b).

192. Plutarque, *Caton le Jeune*, 56, 4 (786 f) ; Lucain, IX, 296-302 et 524.

193. Sept jours selon Plutarque, *Caton le Jeune*, 56, 6-7 (786 f-787 a) ; trente jours selon Strabon, XVII, 3, 20 (C 836) ; cf. Leclant (1950 : 236, n. 4) ; Laronde (1987 : 478).

194. Sur cet épisode l'article d'Aumont (1968) est désormais dépassé, voir Raschle (2001) ; Wick (2004) ; Landolfi (2007) ; Barbara (2008).

195. Colin (2000 : 180).

196. Plutarque, *Caton le Jeune*, 56, 6 (786 f - 787 a). Strabon, XVII, 3, 20 (C 837) ne parle que de la chaleur.

197. Traduction Flacelière & Chambry (1976 : 130).

des précautions justifiées et peut-être salutaires, mais il n'est pas dit en tout cas que le déroulement des deux expéditions fut similaire.

Il semble en effet qu'il en soit allé autrement de l'expédition d'Ophellas qui eut lieu quelques siècles plus tôt dans la même zone¹⁹⁸. Ophellas, avait passé une alliance avec Agathocle et, pour le seconder dans son expédition en terre punique, il lui fallut rejoindre Carthage autour du mois d'octobre 308 après avoir traversé la Syrte à la fin de l'été 308¹⁹⁹ avec des forces importantes composées largement de mercenaires recrutés en Grèce²⁰⁰. Diodore de Sicile parle d'un voyage de deux mois²⁰¹ rendu très difficile par le manque d'eau, de nourriture²⁰² et par les attaques de serpents²⁰³. Les récits de l'expédition d'Ophellas transmis par Diodore et Callias²⁰⁴ font état d'envenimements lors de rencontres avec des serpents indubitablement déserticoles :

« Cependant Ophellas conduisait ses troupes avec difficulté à travers des terres arides remplies de bêtes féroces ; non seulement il manquait d'eau, mais après avoir épuisé les vivres secs dont il disposait, il courut aussi le danger de voir périr toute son armée. Comme la région des Syrtés qu'il côtoyait est un désert tenu par une grande variété d'animaux qui mordent, et que leur morsure, pour la plupart, est mortelle, il

se trouvait dans une situation critique puisqu'ils ne pouvaient compter ni sur l'aide des médecins ni sur celle des amis. Et en effet comme certains serpents ont une peau de la même couleur que le sol sur lequel ils se trouvent, il se rendent invisibles ; de nombreux soldats, dans leur ignorance, marchaient sur eux et étaient atteints par des morsures mortelles. Pour finir, après avoir souffert bien des maux pendant un trajet de plus de deux mois, ils firent difficilement leur jonction avec Agathocle et établirent leur camp à peu de distance du sien. » notre traduction

« Callias, dans le dixième livre de ses récits relatifs à Agathocle de Syracuse, dit que, pour ce qui est de la morsure, les cérastes sont de terribles serpents : ils tuent bêtes et hommes en l'absence d'un Libyen appartenant au clan des Psylles... » notre traduction

Le récit de l'expédition d'Ophellas transmis par Diodore croisé avec le fragment de Callias de Syracuse permet donc de reconnaître les cérastes dans l'évocation de ces serpents déserticoles ce que confirme un autre passage de Diodore²⁰⁵, figurant dans le livre III et manifestement inspiré par cette expédition racontée plus loin, dans le livre XX.

« Mais, autant y sont rares les éléments de la vie civilisée, autant y abondent des serpents de tous aspects et de toutes tailles et surtout ceux qu'on appelle cérastes, dont les morsures sont mortelles et qui ont presque la couleur du sable ; aussi comme leur aspect se confond avec le sol sous-jacent, peu de gens les reconnaissent et les plus nombreux, faute de les connaître, marchent dessus et se trouvent affrontés à des dangers imprévus. »²⁰⁶.

L'ensemble de ces témoignages semblent remonter à Callias²⁰⁷ c'est-à-dire une source contemporaine des événements et particulièrement fiable puisque Callias fut un proche d'Agathocle et qu'il a pu recueillir des témoignages de première main. Il faut donc voir, dans ces ophidiens psammophiles, des serpents que l'on rencontre communément en Libye²⁰⁸ : le céraste proprement

198. L'expédition pouvait facilement être réécrite à la lumière des exploits d'Alexandre deux décennies plus tôt, mais il est peu probable que Callias ait cherché à valoriser Ophellas de la sorte. Sur cette expédition, voir Tillyard (1908 : 144 *sqq.*) ; Consolo Langher (2000 : 185 *sqq.*) ; Colin (2000 : 173 *sqq.*).

199. Sur la datation de l'épisode, voir Will (1964) ; Colin (2000 : 174-175, n. 626). Voir aussi Amigues (1989 : 68) qui date l'anecdote des jujubiers d'octobre 308.

200. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XX, 40, 6 ; Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue-Pompée*, XXII, 7 ; Will (2003³ : 115-117) ; Consolo Langher (2000 : 185-187).

201. Leclant (1950 : 236, n. 4) considère, à la suite de Gsell (1918 : 43), qu'Ophellas mit 18 jours pour relier Cyrène à Automala.

202. Théophraste, *Histoire des plantes*, IV, 3, 2 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XX, 42, 1-3.

203. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XX, 42, 1-2. Voir Tillyard (1908 : 146-148).

204. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XX, 42, 1-2 ; Callias, fr. 3 (FGrHist 564 F 3). Cf. Aristophane de Byzance, *Épitomé*, II, 65.

205. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, III, 50, 2-3.

206. Traduction Bommelaer (1989 : 75-76).

207. Tillyard (1908 : 147, n. 2 ; 10-11).

208. Colin (2000 : 177, n. 637).



Fig. 6.– *Cerastes cerastes* Linné, 1758. Désert du Negev (Israël), avril 2008.
Cliché et © Guy Haimovitch.



Fig. 7.– *Cerastes vipera* Linné, 1758. Désert du Negev (Israël), août 2008.
Cliché et © Guy Haimovitch.

dit (*Cerastes cerastes*)²⁰⁹ — espèce bien connue à la fois du profane²¹⁰ et de la tradition iologique²¹¹ — et le céraste d'Avicenne (*Cerastes vipera*)²¹² qui n'a pas de cornes (Figs 6 et 7).

Il est tentant de penser que Lucain a traité l'expédition de Caton en y intégrant des éléments apparus lors de l'expédition d'Ophellas puisque cette dernière a pu lui servir de modèle²¹³, mais en même temps on ne voit pas pourquoi les mêmes conditions n'auraient pas les mêmes effets. En réalité il y a néanmoins quelques différences à prendre en compte : l'expédition d'Ophellas avec une plus grande distance à franchir fut aussi beaucoup plus longue et surtout elle eut lieu en été (août-septembre), deux circonstances aggravantes en l'occurrence. Par ailleurs l'armée d'Ophellas comprenait aussi 10 000 personnes non armées accompagnant les soldats²¹⁴ ce qui devait compliquer la traversée d'un milieu hostile comme celui-ci²¹⁵. Cette donnée, qui est exceptionnellement mentionnée pour cette expédition, n'était sans doute pas absente des autres expéditions signalées. Or ces civils étaient soumis aux mêmes difficultés que les troupes en déplacement et leur sort pouvait aussi avoir une influence sur la psychologie des soldats car certains voyageaient parfois avec leur(s) compagne(s).

Dans cette série de témoignages, la présence des Psylles²¹⁶ est aussi un élément intéressant : l'armée grecque d'Ophellas, comme l'armée romaine de Caton, ne disposait pas de praticiens préparés à ce risque précis²¹⁷ comme ce pouvait être le cas en

Égypte avec les conjurateurs de Serket signalés plus haut. Dans ce cas, comme dans celui des médecins indigènes trouvés en Inde, l'absence de spécialiste dans les rangs de l'armée contribue à valoriser les talents des guérisseurs locaux. Encore au I^{er} s. avant notre ère, il est plus simple pour Caton de recruter ces indigènes dont un des mérites est sûrement de rassurer efficacement les soldats.

POMPÉE ET LES SERPENTS DE LA CASPIENNE

En 65, en marge de la guerre contre Mithridate, Pompée va mener des opérations dans le Caucase. Après avoir défait les Albaniens à proximité de l'Abas, il dirige une expédition infructueuse en direction de la mer Caspienne qu'il n'atteindra pas à cause des serpents qui infestent la zone, du moins si l'on en croit l'unique témoignage de Plutarque²¹⁸ :

« Après la bataille, Pompée se mit en route pour gagner l'Hyrcanie et la mer Caspienne, et il n'en était plus qu'à trois jours de marche quand les serpents qui pullulaient et dont le venin était mortel (ερπετών θανασιμῶν) l'obligèrent à se détourner de son chemin pour se retirer dans la Petite-Arménie. »²¹⁹

L'épisode a semblé suspect²²⁰. Comment des serpents pouvaient-ils faire reculer une armée romaine en déplacement ? Par ailleurs Appien n'évoque pas ces circonstances pittoresques²²¹, tandis que d'autres auteurs laissent entendre que Pompée a bien atteint la Caspienne²²². Ne faudrait-il pas voir là une invention²²³ destinée à masquer quelque réalité inavouable et notamment à justifier un retrait ?

209. Schleich *et al.* (1996 : 534-536).

210. Hérodote, *Histoires*, II, 74 ; Élien, *Personnalité des animaux*, I, 57.

211. Nicandre, *Thériaques*, 258-281 ; Philouménos, *Les animaux venimeux et leur venin*, 18.

212. Schleich *et al.* (1996 : 537-539).

213. Kebric (1976 : 380-382).

214. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XX, 41, 1 ; voir Gsell (1918 : 43) ; Laronde (1987 : 76 ; 207).

215. Laronde (1987 : 207).

216. Colin (2000 : 161-215).

217. Les médecins inefficaces de Diodore sont des médecins grecs : *contra* Colin (2000 : 176).

218. Plutarque, *Pompée*, 36, 1 (638 c).

219. Traduction Flacelière & Chambry (1973).

220. Voir Chaumont (1984 : 57, n. 172).

221. L'épisode aurait dû figurer dans le chapitre CIII. Pour Seager (2002² : 57 et n. 42), si Pompée renonça à atteindre la Caspienne ce fut afin d'éviter des peines à ses soldats, mais il en but néanmoins l'eau : rien n'autorise une telle vision des choses.

222. Chaumont (1984 : 57).

223. Voir Goukowsky (2003 : 238, n. 273).

On peut d'abord s'interroger sur la logique générale du récit de Plutarque : si Pompée attaque les Albaniens sur l'Abas, c'est parce qu'il a fait demi-tour après avoir appris leur défection. Dans ces conditions, s'il pousse dans un second temps plus avant en direction de la Caspienne, cela est dû aux circonstances puisque telle n'était pas son intention initiale. Il peut donc s'agir d'un nouvel objectif militaire, d'une mission de pacification ou bien d'un déplacement exploratoire de circonstance, sans objectif militaire. À l'encontre de la dernière hypothèse, défendue par P. Southern²²⁴, on peut se demander s'il pouvait y avoir, dans ces zones lointaines et périlleuses, autre chose que des objectifs militaires : de la même façon les auteurs anciens tentent de faire passer l'expédition de Pompée en Colchide pour une « expédition archéologique »²²⁵ (ἐπι τῆ ἱστορίᾳ)²²⁶ ce qu'elle ne fut sans doute pas²²⁷. Cette façon de représenter les choses relève donc pour une bonne part de l'écriture de la légende de Pompée ce qui ne veut pas dire nécessairement que tous les détails transmis sont systématiquement inexacts.

La dimension scientifique du déplacement en direction de la Caspienne, — si jamais il y en eut une —, fut donc probablement très secondaire. Mais finalement faire porter le soupçon sur les motivations ne nous aide pas vraiment à appréhender l'épisode des serpents. En connaître l'origine pourrait nous faire progresser. Or la critique a généralement estimé que ce détail remontait à Théophraste de Mytilène²²⁸, — source majeure des historiens anciens pour l'expédition orientale de Pompée —, et qu'il procéderait d'une sorte d'*imitatio Alexandri* dans une zone précisément arpentée par le Macédonien. La

mention dans cette même région d'Amazones²²⁹ montre que nous sommes bien dans un contexte d'*imitatio Alexandri* ce qui, encore une fois, ne veut pas dire nécessairement que l'épisode des serpents est inventé ; il peut être, comme c'est souvent le cas dans les textes anciens, simplement monté en épingle.

Il est intéressant de constater qu'une des études les plus détaillées et les plus documentées sur cette expédition orientale de Pompée conclut à la véracité de l'épisode des reptiles. Selon M. Chaumont, en effet, cet épisode est le reflet de la réalité zoologique de cette zone et il cite des sources attestant qu'en été les serpents pullulent effectivement dans cette région : « les steppes de Mughan et de Mil »²³⁰.

Une rapide enquête zoologique permet de passer en revue les espèces nocives propres à la zone, c'est-à-dire le Caucase à proximité de la Caspienne, et notamment de relever le cas de l'ancistrodon des steppes (*Ancistrodon halis*)²³¹ et de la sous-espèce *Ancistrodon halis caucasicus* (Crotalinae)²³², mais aussi celui des vipéridés du Caucase ou des plaines avoisinantes comme la vipère du Caucase (*Vipera kaznakovi*)²³³, sans doute la plus impressionnante par sa livrée noire et rouge/orange²³⁴, mais encore de la vipère du Caucase occidental (*Vipera dinnicki*)²³⁵, de la vipère de Radde (*Montivipera raddei*)²³⁶ sans exclure totalement des espèces qui se trouvent ailleurs comme la vipère péliade (*Vipera berus*)²³⁷

224. Southern (2002 : 74).

225. Voir Appien, *Guerre de Mithridate*, CIII (478-480).

226. Appien, *Guerre de Mithridate*, CIII (480).

227. Théorie rejetée par Chaumont (1984 : 38).

228. Historiographe et panégyriste de Pompée, il l'aurait accompagné dans ses premières expéditions, voir Müller (1849 : 312) ; Goukowsky (2003 : CXVII-CXVIII).

229. Chaumont (1984 : 51-52). Cf. Appien, *Guerre de Mithridate*, CIII (483). L'épisode, déjà suspect chez les historiens d'Alexandre (Strabon, XI, 5, 4 (C 505) ; Plutarque, *Alexandre*, 46, 1-2, 691a-b), l'est tout autant sous la plume des historiographes de Pompée.

230. Chaumont (1984 : 57).

231. Darevsky in Gasc *et al.* (2004² : 378-379).

232. Nikol'skii (1964 : 181-186) ; Gruber (1992 : 227-229).

233. Nikol'skii (1964 : 165-166) ; Gruber (1992 : 202-203) ; Nilson & Andrén in Gasc *et al.* (2004 : 392-393) : plutôt à l'ouest, côté mer Noire.

234. Voir Gruber (1992 : 203) ; Mallow *et al.* (2004 : pl. 14. 9).

235. Nikol'skii (1964 : 162-165) ; Gruber (1992 : 201-202) ; Nilson & Andrén in Gasc *et al.* (2004² : 390-391).

236. Nikol'skii (1964 : 169-170) ; Gruber (1992 : 213-214).

237. Gruber (1992 : 193-197).

justement caractérisée par ses regroupements en colonies pour l'hibernation²³⁸ ou la vipère d'Orsini dans une sous-espèce locale appelée *Vipera ursinii renardi*²³⁹ voire même un colubridé local comme la couleuvre de la Caspienne (*Coluber caspius*)²⁴⁰, inoffensive, mais agressive et impressionnante²⁴¹. L'absence d'informations précises sur les serpents rencontrés par Pompée nous condamne à nous contenter de cette liste approximative. Néanmoins cette réalité zoologique trouvera une confirmation dans un autre témoignage qui laisse effectivement penser que l'on avait remarqué la présence de serpents nocifs dans cette zone. Strabon, peut-être à nouveau sous l'influence de Théophraste²⁴², signale incidemment le danger que représentent les serpents et d'autres créatures nocives chez les Albaniens²⁴³ ; il s'agit d'un passage ethnographique, mais l'expédition de Pompée a été évoquée quelques lignes plus haut par le géographe²⁴⁴ :

« Leur terre produit aussi certaines espèces de serpents mortels (τῶν ἔρπετῶν ἕνια τῶν θανασίμων), des scorpions et des tarentules. Une variété de ces tarentules fait mourir en riant, tandis que l'autre fait mourir en pleurant de la douleur de quitter ses proches. »²⁴⁵

Si l'information remonte effectivement à Théophraste, il est possible qu'il s'agisse d'une observation directe fournie par les symptômes observés chez les soldats ; elle porte la marque de ce type de description angoissante et pathétique que les historiens apprécient en général. Du reste dans cette région proche de la Scythie, en marge du royaume de Mithridate connu pour ses liens avec les poisons et les reptiles, il paraît

238. Gruber (1992 : 196).

239. Nikol'skii (1964 : 146-154) ; Gruber (1992 : 217-220) ; Nilson & Andren in Gasc et al. (2004² : 400-401).

240. Szczerbak in Gasc et al. (2004² : 328-329).

241. Gruber (1992 : 67-70).

242. Lasserre (1975 : 137, n. 2 à la p. 65) suivi par Chaumont (1984 : 57, n. 171).

243. Strabon, XI, 4, 6 (C 503).

244. Strabon, XI, 4, 5 (C 502).

245. Traduction Lasserre (1975 : 65).

finallement naturel que la peur d'être mordu ait été présente à l'esprit de ceux qui s'y trouvaient.

La nocivité des serpents signalés par Strabon et les termes utilisés (ἔρπετῶν θανασίμων) permettent donc de penser qu'ils pourraient avoir un lien avec les animaux évoqués par Plutarque à propos de Pompée. Il pourrait donc bien y avoir eu, à l'origine, une observation naturaliste effectuée dans les rangs de l'armée romaine. Quant au lien établi par Plutarque entre la présence de serpents et le retrait de l'armée, il est beaucoup plus suspect : rien ne nous dit en effet que ce soit là la véritable cause du repli de Pompée²⁴⁶. Il peut s'agir soit d'une forme de propagande délivrée par Théophraste, soit de la perception approximative de l'événement qui fut celle de quelques acteurs de l'expédition, les légionnaires de Pompée. Elle permettait de placer un trait du bon général qui, par son autorité et sa prévoyance, permettait à son armée de se prémunir des dangers biologiques tel Alexandre interdisant à ses soldats de manger une variété de figes aux effets nocifs²⁴⁷.

Si Pompée renonça à atteindre la Caspienne on peut dès lors comprendre qu'il ait envoyé des éclaireurs chercher de l'eau comme le disait indirectement Varron qui vécut précisément à l'époque des événements et qui partant semble fiable. Par ailleurs le témoignage de Pline laisse entendre que Pompée ne dirigeait pas l'opération, mais que ceux qu'il envoya accomplirent la mission qui leur avait été confiée. Or la mer Caspienne est également associée à des reptiles et il est tentant de se demander si ces serpents ne sont pas identiques à ceux de Pompée. Le détail, qui a été transmis par Quinte-Curce²⁴⁸, figure en marge de l'expédition d'Alexandre :

246. Chaumont (1984 : 58) suggère pour finir que le détail des serpents venimeux a pu être accentué pour donner un prétexte à un repli stratégique devant les difficultés rencontrées sur le plan militaire à cause des tribus locales. On le suivra aisément sur cette voie.

247. Pline, *Histoire naturelle*, XII, 24.

248. Quinte-Curce, *Histoires*, VI, 4, 18. Cf. Pomponius Mela, *Description de la Terre*, III, 62.

Mare Caspium dulcius ceteris ingentis magnitudinis serpentes alit.

« La Caspienne, à l'eau plus douce que celle des autres mers, nourrit des serpents de taille énorme »²⁴⁹

Le témoignage de Polycléitos²⁵⁰ transmis par Strabon²⁵¹, montre que cette croyance est liée au débat sur la salinité de la Caspienne²⁵² :

Πολύκλειτος δὲ καὶ πίστεις προσφέρεται περὶ τοῦ λίμνην εἶναι τὴν θάλατταν ταύτην, ὄφεις τε γὰρ ἐκτρέφειν καὶ ὑπόγλυκυ εἶναι τὸ ὕδωρ.

« Polycléitos apporte des preuves que la Mer est un lac, disant qu'elle nourrit des serpents et que son eau est assez douce. »²⁵³.

Polycléitos n'est certes pas le plus fiable des historiens d'Alexandre, mais son intérêt pour l'hydronymie est patent²⁵⁴ et permet de penser qu'il reflète bien une opinion de l'époque d'Alexandre puisque l'on suppose qu'il faisait partie de l'expédition du Macédonien²⁵⁵.

Pline²⁵⁶, à la suite de Varron, indique que Pompée, comme Alexandre, a constaté que l'eau de la Caspienne était douce, preuve qu'il militait en faveur de cette théorie :

Haustum ipsius maris dulcem esse et Alexander Magnus prodidit et M. Varro talem perlatum Pompeio iuxta res gerenti Mithridatico bello, magnitudine haud dubie influentium amnium uicto sale.

« Alexandre le Grand a rapporté que l'eau puisée dans la Caspienne était douce, et M. Varron que telle était celle qu'on apporta à Pompée lors de ses opérations dans le voisinage pendant la guerre contre Mithridate. »²⁵⁷

249. Traduction Bardon (1947 : 177).

250. Polycléitos, fr. 7 Auberge (= FGHist 128 F 7). Pour d'autres témoignages sur la faune de la Caspienne, voir Amyntas, fr. 3 Auberge et Clitarque, fr. 14 Auberge.

251. Strabon, XI, 7, 4 (C 509-510).

252. Voir André & Filliozat (1980 : 70). Cf. Plutarque, *Alexandre*, 44, 1-2 (690 c-d).

253. Traduction Auberge (2001 : 110).

254. Voir Auberge (2001 : 105-115).

255. Auberge (2001 : 105).

256. Pline, *Histoire naturelle*, VI, 51. Cf. Solin, *Collection de faits merveilleux*, 19, 3.

257. Traduction André & Filliozat (1980 : 31).

Du coup on peut voir que les deux séries de témoignages, à deux époques différentes, fonctionnent de la même façon : ils servent surtout à attester que la Caspienne n'est pas une mer. La première réaction consiste à penser que le fait que Pompée ait professé la même contre-vérité qu'Alexandre montre soit qu'il fut abusé par ses éclaireurs, soit que l'*imitatio Alexandri* comptait plus que l'exactitude scientifique. La deuxième solution malheureusement pourrait faire peser un soupçon sur l'épisode des serpents si les *realia* ne venaient pas lui accorder une certaine part de vérité.

En réalité ce témoignage est au contraire d'une grande fiabilité dans ses informations de base même si l'analyse ancienne de ces données est inexacte. Contrairement à l'*opinio communis* la Caspienne n'est pas à proprement parler une « mer », mais un lac issu de la fermeture d'une ancienne mer et sa salinité est un tiers moindre que celle de la Méditerranée : on comprend qu'il y ait pu y avoir un débat sur son statut. Dans ces conditions on s'explique aussi que l'eau ait pu paraître « assez douce » (ὑπόγλυκυ) sinon « douce » (*dulcis*), d'autant que sa salinité est très variable en fonction des endroits. Quinte-Curce est donc on ne peut mieux renseigné lorsqu'il dit : *Mare Caspium dulcius ceteris*.

On peut par conséquent tenir la mention conjointe des serpents pour un élément fiable d'autant qu'ils jouent un rôle, — on va le voir —, dans la démonstration. Il faut dès lors s'interroger sur le sens du verbe ἐκτρέφειν utilisé par Polycléitos et précisément repris par Quinte-Curce (*alit*). Que veut-il dire lorsqu'il dit que la mer « nourrit » des serpents ? Il ne veut pas dire qu'ils naissent dans la mer (ἐκφύειν), mais bien que celle-ci constitue leur biotope privilégié. Ou plus simplement, comme ils abondent sur ses rives, on imagine qu'ils sont intimement liés à cet habitat et comme les serpents ne se comportent jamais ainsi à l'égard de la mer — ce qui est faux d'ailleurs —, on en déduit que cette proximité est une preuve du caractère lacustre de la prétendue « mer » Caspienne.



Fig. 8.— *Natrix tessellata* Laurenti, 1768. Cliché et © Paul Bachhausen.

Cependant ces différents témoignages sont en contradiction avec le texte de Plutarque qui parle de serpents venimeux « à trois jours de marche de la Caspienne » ce qui peut représenter plusieurs dizaines de kilomètres voire au maximum une centaine de kilomètres. Autrement dit ces serpents venimeux sont simplement différents de ceux dont il question à propos de la mer Caspienne. D'ailleurs les uns sont venimeux et ne sont pas dans la Caspienne, tandis que les autres vivent dans la Caspienne et aucune information n'est transmise à propos de leur nocivité de sorte qu'il est assez tentant de penser qu'ils étaient inoffensifs.

Les serpents de la Caspienne sont en effet présentés comme des ophidiens de grande taille par Quinte-Curce (*ingentis magnitudinis*), information qui ne figure pas dans le passage parallèle de Polycléitos transmis par Strabon. Il n'est pas certain que Quinte-Curce en ai ici rajouté : le passage sur les grands ophidiens de l'Inde montre qu'il transpose exactement ce qui figure dans les sources grecques et un passage parallèle

de Pomponius Mela présente le même détail²⁵⁸. Quinte-Curce pourrait avoir conservé un détail disparu chez Pline. Muni de ces deux renseignements — taille conséquente et endémisme — nous pouvons essayer de chercher de quel ophidien il peut s'agir. La réponse là aussi s'impose d'elle-même : le seul serpent pouvant nager avec aisance, éventuellement dans des eaux salées²⁵⁹, est la couleuvre tessellée (*Natrix tessellata*)²⁶⁰ : la présence de ce serpent aquicole est de plus attestée dans les fleuves adjacents et dans la Caspienne encore aujourd'hui²⁶¹ : on les voit même s'aventurer loin des côtes à la recherche de poissons²⁶² (Fig. 8) et ils ne constituent d'ailleurs pas un danger même si leur présence peut paraître surprenante et inquiétante.

258. Pomponius Mela, *Description de la Terre*, III, 62 : *immanes et serpentes alit*.

259. Un exemple récemment près des côtes crétoises, voir Van der Meijden & Ylenia (2006).

260. Reinhard & Vogel (1981 : 398) ; Gruber (1992 : 144-146) ; Gasc *et al.* (20042 : 372-373).

261. Nikol'skii (1964 : 45-46).

262. *Ibid.* : 47-48.

AELIUS GALLUS EN ARABIE

Enfin, dans les témoignages relatifs à certaines expéditions, on ne trouve pas toujours de mention d'une rencontre avec des venimeux alors qu'il est certain que des ophidiens dangereux se trouvaient dans la zone traversée. Ainsi Strabon, pourtant bien renseigné en l'occurrence et soucieux de souligner les difficultés du voyage, offre un compte rendu précis de l'expédition d'Aelius Gallus en Arabie²⁶³ sans jamais signaler la moindre attaque de serpents. Il parle à plusieurs reprises des difficultés du terrain, de la soif, de la fatigue et des maladies²⁶⁴, mais pas des attaques de venimeux. Cette expédition militaire, conduite en 26-25 av. J.-C.²⁶⁵ dans des conditions difficiles par le préfet d'Égypte²⁶⁶, a pourtant nécessairement été confrontée à ce problème, notamment lors du voyage aller qui, selon Strabon, dura six mois²⁶⁷ et mena les soldats dans des zones désertiques particulièrement inhospitalières, parfois en dehors des chemins (ὄνοδιαίς), jusqu'à Marib²⁶⁸, à un peu plus de cent kilomètres de Sanaa. Un corps expéditionnaire composé de 11 500 soldats, d'après les chiffres donnés par Strabon²⁶⁹, plongé dans un milieu hostile avec un approvisionnement saboté par le Nabatéen Syllaios²⁷⁰, allait nécessairement devoir affronter une catastrophe sanitaire où les attaques de serpents peuvent bien sembler anecdotiques.

263. Strabon, XVI, 4, 22-24 (C 780-782).

264. Strabon, XVI, 4, 23-24 (C 780-781) et part. 24 : τοὺς δ' ἄλλους ἐπέβαλεν, οἷχ' ὑπὸ πολέμιων, ἐλλὰ νόσων καὶ κόπων καὶ λιμοῦ καὶ μοχθηρίας τῶν ὁδῶν. Cf. Dion Cassius, *Histoire romaine*, LIII, 29, 4.

265. Dion Cassius (LIII, 29) date l'expédition de Gallus de 24, mais selon Jameson (1968 : 77), celle-ci « began in spring or summer 26 and finished in autumn 25 ». Sartre (1997² : 392) date l'expédition de 25-24. Voir aussi Sidebotham (1986) et Marek (1993).

266. Bowersock (1983 : 46 *sqq.*).

267. Strabon, XVI, 4, 24 (C 781) : voir Jameson (1968 : 77).

268. Strabon, XVI, 4, 24 (C 781) ; Auguste, *Hauts faits du divin Auguste*, 26, 5.

269. Strabon, XVI, 4, 23 (C 780)

270. Strabon, XVI, 4, 23 (C 780-781). Le motif aurait pourtant pu être utilisé pour accentuer la perfidie de Syllaios.

Même si les Romains en campagne avaient pour habitude de construire des camps journaliers²⁷¹ qui les mettaient partiellement à l'abri de ce type de mésaventure, le déplacement d'une telle foule dans une zone hostile entraîne nécessairement des cas d'envenimement. Or justement l'on sait indirectement, grâce à Galien, qu'il fut question au cours de cette campagne de morsures de serpent et de traitements thérapeutiques. En effet le médecin de Pergame nous a transmis dans le *De antidotis* plusieurs exemples de thériaques qu'il attribue à Aelius Gallus²⁷² lui-même et il nous offre en outre de précieux renseignements sur les circonstances de la publication de ces informations²⁷³ :

Ἀντίδοτος θηριακὴ ἐχιδοήκτοις, ποιεῖ δὲ καὶ πρὸς παντὸς ἔρπετοῦ πληγῆν. ταύτην Γάλλος παραγενόμενος ἐκ τῆς Ἀραβίας ἔδωκε Καίσαρι, πολλοὺς τῶν συστρατευσαμένων αὐτῶ πληγέντας ὅτι τε λυσσοδήκτων καὶ σκορπίων, καὶ φαλαγγίων, καὶ τῶν ἄλλων ἔρπετῶν διασώσας.

« Thériaque contre les morsures de vipères. Elle sert aussi contre les morsures de tous les serpents. Gallus de retour d'Arabie en fit don à César, après avoir sauvé un grand nombre de ses compagnons d'expédition qui avaient été affectés par la rage, par des piqures de scorpions, d'araignées et par des morsures des autres serpents. »²⁷⁴

Ces témoignages confirment donc que l'armée fut confrontée à ce problème et qu'il eut même une ampleur insoupçonnée puisqu'il est question de la rage, mais aussi des scorpions et des araignées. Si l'on rapproche ce témoignage du passage très précis de Strabon relatif aux maladies locales, on verra qu'il y avait très probablement des médecins compétents dans l'entourage d'Aelius Gallus et on déduira du témoignage de Galien que le préfet lui-même se piquait sans doute de médecine. Pour Aelius

271. Voir Cagniard (1992).

272. Galien, *Antidotes*, II, 10 (XIV, 161-162 K.) ; 11 (XIV, 170-171 K.) ; 13 (XIV, 189-190 K.) ; 15 (XIV, 203 K.).

273. Galien, *Antidotes*, II, 13 (XIV, 189 K.). Cf. Galien, *Antidotes*, II, 17 (XIV, 203 K.) : ταύτην τὴν δύναμιν Γάλλος ἐκ τῆς Ἀραβίας παραγενόμενος Καίσαρι ἔδωκε, πολλοὺς αὐτῆ τῶν συστρατευσαμένων διασώσας.

274. Notre traduction

Gallus, faire don de ses thériaques à Auguste était une façon de montrer la difficulté des opérations et de souligner l'intérêt scientifique de l'expédition qui pouvait avoir aussi ponctuellement une fonction « exploratoire »²⁷⁵. Strabon prétend en effet que cette expédition fut pensée par Auguste dans une optique exploratoire²⁷⁶ et il conclut de façon amère sur son échec²⁷⁷ :

δι' ἧς αἰτίας οὐδ' ἐπὶ πολὺ πρὸς τὴν γνῶσιν τῶν τόπων ὤνησεν ἡ στρατεία αὐτή.

« pour ces raisons l'expédition elle-même ne fut guère profitable pour la connaissance des lieux ».

Néanmoins, là aussi, ne transforme-t-on pas a posteriori en exploration une expédition militaire en difficulté ?

Quelques années plus tard, en 1 ap. J.-C., Caius qui prépare à son tour une expédition en Arabie²⁷⁸ reçoit l'aide de Juba de Maurétanie qui lui dédie son *De Arabia*²⁷⁹ où devaient figurer nombre d'informations pouvant servir au jeune prince. Ces témoignages montrent que les expéditions en Arabie et en Parthie étaient désormais préparées avec grand soin et qu'elles s'accompagnaient d'un travail de recherche préalable sur la topographie, la faune et la flore. Cela coïncide avec le développement de la médecine militaire et la spécialisation des *marsi*.

À ce point se pose d'ailleurs la question de l'existence d'un *Thèriakôn* de Juba II. On a en effet voulu reconnaître Juba dans ce roi à qui les scholies de Nicandre²⁸⁰ attribuent un fragment sur les araignées :

275. Strabon, XVI, 4, 22 (C 780).

276. Strabon, XVI, 4, 22 (C 780) : διαπειρασόμενον τῶν ἐθνῶν καὶ τῶν τόπων. Cf. néanmoins Auguste, *Hauts faits du divin Auguste*, 26, 5.

277. Strabon, XVI, 4, 24 (C 782).

278. Bowersock (1983 : 56).

279. Voir Plinie, *Histoire naturelle*, VI, 141 ; XII, 56 ; XXXII, 10 ; Müller (1846 : 468) ; Bowersock (1983 : 56) ; Coltelloni-Trannoy (1997 : 138-141) ; Roller (2003 : 227).

280. Scholies aux *Thériaques* de Nicandre, 715a Crugnola (= FrGrHist 275 F 102).

< Ἰόβας > ὁ βασιλεὺς φησὶν ἐν τῷ θηριακῷ ἰ' γένη εἶναι τῶν φαλαγγίων.

« Le roi Juba dit dans son *Thèriakôn* qu'il existe dix espèces d'araignées-phalanges »

Certes il ne s'agit que d'une correction et l'on peut rester indécis²⁸¹, mais il est certain que cela correspondrait tout à fait aux goûts de Juba et de son époque pour la médecine et l'érudition et il est certain également que des sections des *Libyka* comme du *De Arabia* étaient consacrées aux ophidiens²⁸². Par ailleurs l'opuscule *De Euphorbia herba*²⁸³ montre aussi que Juba était intéressé par ce genre de sujet puisque cette plante, comme on le sait grâce à Plinie notamment, avait une application thériaque et pouvait soigner les envenimements²⁸⁴.

L'exemple de l'expédition de Gallus montre donc une approche plus professionnelle et dédramatisée du danger que représentaient les ophidiens, ce qui est le reflet assurément du développement de la médecine militaire.

L'idée de faire face à des espèces venimeuses lors d'un déplacement militaire semble d'abord une phobie récurrente, liée à l'idée que les confins du monde sont gardés par des espèces monstrueuses et dangereuses. La peur de mourir dans un pays éloigné, sous les coups d'un animal inconnu, dans des souffrances aussi atroces qu'inattendues, est donc un motif topique qui se décline sous deux formes majeures : rencontrer un serpent géant d'une force prodigieuse²⁸⁵ ou un serpent très petit mais au venin foudroyant. La réalité a pu se superposer à la légende : « Ce que la fable a inventé, l'histoire le reproduit parfois²⁸⁶. ». Des armées ont pu être réellement confrontées à ce danger zoologique qui consti-

281. Roller (2003 : 180, n. 136).

282. *Ibid.* : 210, n. 204.

283. *Ibid.* : 178-179.

284. Plinie, *Histoire naturelle*, XXV, 78 : *contra serpentes medetur, quacumque parte percussa : uertice inciso, et medicamento addito*. Voir aussi Dioscoride, *Matière médicale*, III, 82, 3.

285. Voir déjà le *Conte du Naufragé* : Grandet (1998 : 36).

286. Victor Hugo. *Les Burgraves*. E. Michaud, Paris, 1843 : VIII.

tuait parfois un bon prétexte à un repli et ce prétexte était d'autant plus efficace qu'il pouvait facilement abuser une opinion toute prête à croire aux légendes des confins du monde.

Loin d'être fantasmagoriques, la plupart des épisodes historiques examinés ici, en liant à chaque fois les espèces à un biotope précis, semblent bien rendre compte d'une réalité certes parfois amplifiée, mais d'une réalité tout de même : les expéditions au Pakistan et en Libye donnent l'impression que ce sont les espèces endémiques inconnues qui ont surtout donné lieu à ces craintes : elles surprenaient par leurs habitudes différentes et leur nocivité inattendue. Si ces espèces pullulaient, l'angoisse était alors redoublée. Du côté des affluents de l'Indus, les Macédoniens furent confrontés à des espèces nouvelles et réellement nocives. On comprend aisément que quelques envenimements à l'issue fatale aient suffi à créer une psychose au sein des troupes²⁸⁷ surtout lorsqu'ils s'ajoutaient à d'autres difficultés (climatiques, topographiques...). Les envenimements devaient aussi entraîner des problèmes pratiques pour une armée en progression : comme la plupart des morsures touchent les membres inférieurs, ce sont généralement des plaies handicapantes, qui entravent les déplacements et posent donc des problèmes de logistique à une colonne en marche.

Enfin les armées en déplacement ne ressemblaient pas toujours à l'idée que l'on s'en fait. Elles étaient notamment accompagnées d'une

foule de civils²⁸⁸ qui devenaient eux aussi des victimes potentielles dans des zones dangereuses ; par leur présence ces personnes multipliaient statistiquement les risques de morsures. Ce dernier point est en effet un facteur essentiel dans l'approche du dossier : le nombre des morsures augmente nécessairement dans les zones où bien sûr les serpents sont plus nombreux, mais aussi là où les sujets susceptibles d'être mordus sont plus nombreux²⁸⁹. Du coup plonger une population importante dans une zone où il y a beaucoup de serpents aboutit inéluctablement à une augmentation inquiétante des envenimements.

L'armée étant dans l'Antiquité le moyen le plus sûr de voyager, elle créait les conditions d'un travail protégé et constituait un terrain d'observations et d'expériences très appréciable pour les savants : quand ils rencontraient des serpents, les médecins présents pouvaient décrire les espèces et noter les symptômes des envenimements à défaut de pouvoir y remédier réellement. C'est ici que l'on touche au rôle épistémologique de ces expéditions militaires même s'il est difficile à mettre en lumière. On trouve toujours dans ces circonstances des individus — savants, médecins, militaires cultivés — prêts à faire des observations topographiques et zoologiques et à transmettre des informations précises et fiables. Tous ont l'esprit orienté en direction des curiosités, persuadés qu'une terre différente abrite nécessairement des particularismes et réserve des dangers inédits. C'est une approche scientifique — ou se voulant scientifique — qui est à l'œuvre dans ces circonstances, liant les serpents à un biotope précis, notant leurs comportements, associant leur nocivité à des remèdes ou des populations situés dans la même zone géographique : cette rigueur descriptive (taille, couleur, éthologie, symptomatologie) héritée de la zoologie aristotélicienne montre

287. Il est un exemple récent d'un groupe confronté à des serpents qui permettrait de se faire une idée des réactions humaines : c'est le cas d'un envenimement mortel survenu en Thaïlande, après le *tsunami* de décembre 2004, lorsque des survivants réfugiés sur les hauteurs boisées passèrent la nuit à même le sol, dans le noir. Une femme fut mordue par un cobra ce qui produisit une panique collective — la scène a été filmée, mais je n'ai pas été en mesure d'en retrouver la trace. Cet exemple récent montre que les cas de morsure ne sont donc pas exclus, que quelques cas avérés voire l'idée même de la présence éventuelle de serpents suffisent à créer la panique importante au sein d'un groupe. Ce facteur permet d'expliquer toute une série d'exagérations présentes dans l'idiologie antique : la perception humaine des ophidiens est en effet largement influencée par des données subjectives.

288. Cf. Aristobule, fr. 49a Auberger = Arrien, *Anabase*, VI, 24, 5.

289. Voir Vasse (1999).

— mais on le savait déjà — que l'expédition d'Alexandre fut, à l'époque hellénistique, une source importante pour le développement de l'ichnologie — comme elle le fut aussi pour la botanique —, qu'elle fut stimulée intellectuellement par l'œuvre d'Aristote et que les informations qu'elle a apportées ont nourri ensuite la pensée de Théophraste dans ses opuscules zoologiques et notamment un traité comme le *Περὶ δακετῶν καὶ βλητικῶν* (*Sur les animaux qui mordent ou piquent*)²⁹⁰. Pourtant, sur un point précis, cette expédition resta sans lendemain scientifique : de nombreux ophidiens exotiques, dont le bongare — pour reprendre cet exemple fécond —, semblent être restés des animaux anonymes en grec : si ces espèces avaient alors été baptisées ou si l'on avait traduit un nom indigène pré-existant, cela aurait fait entrer ces animaux dans une catégorie du réel au lieu de les repousser inévitablement du côté du merveilleux.

BIBLIOGRAPHIE

- La Bible de Jérusalem* 1998.— Les Éditions du Cerf, Paris. (*nihil obstat*, Rome 1955).
- AMIGUES S. (éd.) 1989.— Théophraste, *Recherches sur les plantes*, t. II, Livres III-IV. CUF. Les Belles Lettres, Paris.
- AMIGUES S. (éd.) 1988.— Théophraste, *Recherches sur les plantes*, t. I, Livres I-II. CUF. Les Belles Lettres, Paris.
- ANDRÉ J. 1987.— *Être médecin à Rome*. Les Belles Lettres, Paris.
- ANDRÉ J. & FILLIOZAT J. 1986.— *L'Inde vue de Rome*. Les Belles Lettres, Paris.
- ANDRÉ J. & FILLIOZAT J. (éds) 1980.— Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, Livre VI. CUF. Les Belles Lettres, Paris.
- ANDRÉ J.-M. & BASLEZ M.-F. 1993.— *Voyager dans l'Antiquité*. Fayard, Paris.
- AUBERGER J. (éd.) 2001.— *Historiens d'Alexandre*. Les Belles Lettres, Paris.
- AUFRÈRE S., GOLVIN J.-C. & GOYON J.-C. 1994.— *L'Égypte restituée. Sites et temples des déserts de la naissance de la civilisation pharaonique à l'époque gréco-romaine*. Errances, Paris.
- AUMONT J. 1968.— Sur l'« épisode des reptiles » dans la *Pharsale* de Lucain. *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* 1 : 103-119.
- BARBARA S. 2008.— Science, mythe et poésie dans le « Catalogue des serpents » de Lucain (*Phars.*, IX, 700-733), in AYGON J.-P. & COURTRAY R. (eds), *Mythes et savoirs dans les textes grecs et latins*. Toulouse (= *Pallas* 78) : 257-277.
- BARBARA S. 2006.— Le basilic de Nicandre, *Thériaques*, 396-410 : caractéristiques et essai d'identification, in CUSSET C. (éd.), *Musa docta. Recherches sur la poésie scientifique dans l'Antiquité*. Centre Jean Palerne – Mémoires XXX, PUSE, Saint-Étienne : 119-154.
- BARDON H. (éd.) 1948.— Quinte-Curce, *Histoires*, t. II, CUF, Les Belles Lettres. Paris.
- BARDON H. (éd.) 1947.— Quinte-Curce, *Histoires*, t. I, CUF. Les Belles Lettres, Paris.
- BAUCHOT R. (dir.) 1999.— *Grand guide encyclopédique des serpents*. Artémis, Paris.
- BOAISTUAU 1560.— *Histoires prodigieuses*. Paris (reprint Club français du livre, Paris, 1961).
- BODSON L. 1998.— Contribution à l'étude des critères d'appréciation de l'animal exotique dans la tradition grecque antique, in BODSON L. (éd.), *Les animaux exotiques dans les relations internationales : espèces, fonctions, significations*. Université de Liège, Liège : 149-212.
- BODSON L. 1991.— Alexander the Great and the Scientific Exploration of the Oriental Countries of his Empire. An Overview of the Background, Trends and Results. *Ancient History* 22 : 127-138.
- BODSON L. 1989.— L'évolution du statut culturel du serpent dans le monde occidental de l'Antiquité à nos jours, in COURET A. & OGÉ F. (éds), *Homme, animal, société. III. Histoire et animal*, t. II. Presses de l'Institut d'Études politiques, Toulouse : 525-548.

290. Voir Zucker (2008).

- BODSON L. 1986.— Observations sur le vocabulaire de la zoologie antique : les noms de serpents en grec et en latin. *Documents pour l'histoire du vocabulaire scientifique* 8 : 65-119.
- BODSON L. 1984.— Living Reptiles in Captivity : a Historical Survey from the Origins to the End of the XVIIIth Century, in BELS V. L. & VAN DEN SANDE A. P. (eds), *Maintenance and Reproduction of Reptiles in Captivity*, Vol. 1. *Acta Zoologica et Pathologica Antverpiensia* 78 : 15-32.
- BOISSONADE J.-F. (éd.) 1835.— *Theophylacti Simocattae opuscula. Quaestiones physicas et epistoles*. J. A. Mercklein, Paris.
- BOMMELAER B. (éd.) 1989.— Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, Livre III. CUF. Les Belles Lettres, Paris.
- BOUNOURE G. & SERRET B. (éds) 1992.— Pseudo-Callisthène, *Le roman d'Alexandre*. Les Belles Lettres, Paris.
- BOSWORTH A. B. 1996.— *Alexander and the East. The Tragedy of Triumph*. Oxford University Press, Oxford.
- BOWERSOCK G. W. 1983.— *Roman Arabia*. Harvard University Press, Cambridge (Ma.) ; Londres.
- BRAUN T. 2004.— Spines of Winged Snakes, in KARAGEORGHIS V. & TAIFACOS I. (eds), *The World of Herodotus*. Proceedings of an International Conference held at the Foundation Anastasios G. Leventis, Nicosia, September 18-21, 2003. Foundation A. G. Leventis, Nicosie : 265-285.
- BRUNETON J. 1996.— *Plantes toxiques. Végétaux dangereux pour l'Homme et les animaux*. Tec & doc-Lavoisier, Londres ; New York ; Paris.
- BUDGE E. A. 1880.— *The History of Esarhaddon (son of Sennacherib), King of Assyria, B.C. 681-668 translated from the Cuneiform Inscriptions upon Cylinders and Tablets in the British Museum Collection*. Trübner & co, Londres.
- CAGNAT R. 1913².— *L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs*. Première partie. E. Leroux, Paris.
- CAGNIART P. 1992.— *Victori receptaculum, victo perflugium*. Notes à propos des camps de marche de l'armée romaine. *Les Études Classiques* 60(3) : 217-234.
- CARREZ-MARATRAY J.-Y. 2004.— Les soupiraux de Typhon” et l’imaginaire du Sinai antique, in FOULON É. (ed.), *Connaissance et représentations des volcans*. Actes du colloque de Clermont-Ferrand (19-20 septembre 2002). Presses universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand : 119-126.
- CHALIAND G. (éd.) 1998.— Kautilya, *Traité du politique. Arthashastra. Traité politique et militaire de l'Inde ancienne* (trad. CHALIAND G. & RICHARD F.). Éditions du Félin, Paris.
- CHAUMONT M. 1984.— L'expédition de Pompée le Grand en Arménie et au Caucase (66-65 av. J.C.). *Quaderni Catanesi di Studi Classici e Medievali* 6(11) : 17-94.
- CHEVALLIER R. 1988.— *Voyages et déplacements dans l'Empire romain*. A. Colin, Paris.
- COLIN F. 2000.— *Les peuples libyens de la Cyrénaïque à l'Égypte d'après les sources de l'Antiquité classique*. Académie Royale de Belgique, Bruxelles. Mémoires de la classe des lettres, 3^e série, t. 25.
- COLTELLONI-TRANNOY M. 1997.— *Le royaume de Maurétanie sous Juba II et Ptolémée (25 av. J. C. – 40 ap. J. C.)*. CNRS Éditions, Paris.
- CONDAMIN P. A. (éd.) 1905.— *Le Livre d'Isaïe*. Traduction critique avec notes et commentaires. V. Lecoffre, Paris.
- CONSOLO LANGHER S. N. 2000.— *Agatocle. Da capoparte a monarca fondatore di un regno tra Cartagine e i Diadochi*. Di. Sc. A. M., Messine.
- CRUGNOLA A. (ed.) 1971.— *Scholia in Nicandri Theriaka cum glossis*. Istituto editoriale cisalpino, Milan ; Varese.
- DAVID P., NAULLEAU G. & VASSE Y. 1999.— Habitats et modes de vie, in BAUCHOT R. (dir.), *Grand guide encyclopédique des serpents*. Artémis, Paris : 124-138.
- DAVIES R. W. 1989.— *Service in the Roman army*. Edinburgh University Press, Édimbourg.
- DEBREYNE P. J. C. 1852.— *Des vertus thérapeutiques de la belladone*. J. B. Baillière, Paris ; Londres.
- DE FILIPPIS CAPPAL C. 1993.— *Medici e medicina in Roma antica*. Gribaudo, Turin.

- DÉTIENNE M. 1989².– *Les jardins d'Adonis. La mythologie des aromates en Grèce*. Gallimard, Paris.
- DUVEYRIER H., 1864.– *Les touareg du Nord : exploration du Sahara*, t. I. Challamel aîné, Paris.
- ERNOUT A. (éd.) 1949.– Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, Livre XII. CUF. Les Belles Lettres, Paris.
- FAURE P., 1987.– *Parfums et aromates dans l'Antiquité*. Fayard, Paris.
- FLACELIÈRE R. & CHAMBRÉY E. (éds) 1976.– Plutarque, *Vies*, t. X. CUF. Les Belles Lettres, Paris.
- FLACELIÈRE R. & CHAMBRÉY E. (éds) 1973.– Plutarque, *Vies*, t. VIII. CUF. Les Belles Lettres, Paris.
- FRENCH R. 1994.– *Ancient Natural History. Histories of Nature*. Routledge, Londres ; New York.
- GABRIEL R. A. & METZ K. S. 1992.– *A History of Military Medicine, Vol. I. From Ancient Times to the Middle Ages*. Greenwood Press, New York ; Westport ; Londres.
- GASC J.-P. *et al.* 2004².– *Atlas of Amphibians and Reptiles in Europe*. Muséum national d'Histoire naturelle ; Societas Europaea herpetologica, Paris ; Bonn (1994¹).
- GAULTIER E. 1813.– Relation d'un empoisonnement de cent quatre-vingt personnes, produit par les baies de l'*atropa belladonna*. *Journal général de médecine, de chirurgie et de pharmacie* 48 : 355-365.
- GÉRARD A.-M. 1989.– *Dictionnaire de la Bible*. Laffont, Paris (*nihil obstat* 1989).
- GIANNINI A. (ed.) 1965.– *Paradoxographorum Graecorum reliquiae*. Istituto editoriale italiano, Milan, s.d.
- GOUKOWSKY P. (éd.) 2003.– Appien, *Histoire romaine*, Livre XII. La guerre de Mithridate. CUF. Les Belles Lettres, Paris.
- GOUKOWSKY P. (éd.) 1976.– Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, Livre XVII. CUF. Les Belles Lettres, Paris.
- GRANDET P. 1998.– *Contes de l'Égypte ancienne*. Hachette, Paris.
- GRUBER U. 1992.– *Guide des serpents d'Europe, d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient*. Delachaux & Niestlé, Neuchâtel ; Paris.
- GSELL S. 1918.– *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. 3. Hachette, Paris.
- GUNDERSON L. L. (ed.) 1980. – *Alexander's Letter to Aristotle about India*. A. Hain, Meisenheim/Glan.
- HARPER R. F. (ed.) 1888.– *Cylinder A of the Esarhaddon Inscriptions*. Morehouse & Taylor, New Haven ; Tuttle.
- HUTCHINSON R. W. 1958.– The Flying Snakes of Arabia. *The Classical Quarterly* 8 : 100-101.
- JACQUES J.-M. (éd.) 2002.– Nicandre. *Ceuvres II. Les Thériaques. Fragments zoologiques antérieurs à Nicandre*. Belles Lettres, Paris.
- JAMESON S. 1968.– Chronology of the Campaigns of Aelius Gallus and C. Petronius. *Journal of Roman Studies* 58(1-2) : 71-84.
- KANGLE R. P. (ed.) 1972.– *The Kautilya Arthashastra*. II. Bombay University, Bombay.
- KEBRIC R. B. 1976.– Lucan's Snake Episode (IX,587-937) : A Historical Model. *Latomus* 35(2) : 380-382.
- KELLER O. 1913.– *Die antike Tierwelt*. W. Engelmann, Leipzig.
- KHAN M. S. 2002.– *A Guide to the Snakes of Pakistan*. Ed. Chimaira, Francfort/Main (version internet: <http://www.wildlifeofpakistan.com/ReptilesOfPakistan/venomousterrestrialSnakesOfPakistan.htm>).
- KHAN F. K. 1993³.– *A Geography of Pakistan : Environment, People and Economy*. Oxford University Press, Karachi ; New York ; Oxford (1^{ère} édition, 1991).
- KOENIG Y. 1994.– *Magie et magiciens dans l'Égypte ancienne*. Pygmalion, Paris.
- KÜHN C. G. (ed.) 1827.– *Claudii Galeni opera omnia*, t. XIV. C. Knobloch, Leipzig (reprint Hildesheim, 1965).
- LANDOLFI L. 2007.– Stratigrafie multiple e suggestioni dotte : l'esempio di Luc. *Phars.* 9, 700-733, in LANDOLFI L. & MONELLA P. (eds), *Doctus Lucanus. Aspetti dell'erudizione nella Pharsalia di Lucano*. Patron, Bologne.
- LARONDE A. 1987.– *Cyrène et la Libye hellénistique. Libykai historiai de l'époque républicaine au principat d'Auguste*. CNRS Éditions, Paris.

- LASSERRE F. (ed.) 1975.— Strabon, *Géographie*, t. VIII, Livre XI. CUF. Les Belles Lettres, Paris.
- LE BOHEC Y. 1989.— *La Troisième légion Auguste*. CNRS Éditions, Paris.
- LECLANT J. 1950.— *Per Africae sitientia*. Témoignages des sources classiques sur les pistes menant à l'oasis d'Ammon. *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale* 49 : 193-253.
- LEE J. W. I. 2007.— *A Greek Army on the March. Soldiers and Survival in Xenophon's Anabasis*. Cambridge University Press, Cambridge.
- LENFANT D. (éd.) 2004.— Ctésias de Cnide, *La Perse. L'Inde. Autres fragments*. CUF. Les Belles Lettres, Paris.
- LEVITON A. E., ANDERSON S. C., ADLER K. & MINTON S. A. 1992.— *Handbook to Middle East Amphibians and Reptiles*. Society for the Study of Amphibians and Reptiles. s.l.
- LUCCIONI P. 2003.— Raisons de la prose et du mètre : Galien et la poésie didactique d'Andromachos l'Ancien, in PALMIERI N. (éd.), *Rationnel et irrationnel dans la médecine ancienne et médiévale : aspects historiques, scientifiques et culturels*. PUSE, Saint-Étienne : 59-75.
- MAHENDRA B. C. 1984.— *Handbook of the Snakes of India, Ceylon, Burma, Bangladesh, and Pakistan*. Annals of Zoology 22(B). Agra, Inde.
- MALLOW D., LUDWIG D. & NILSON G. 2003.— *True Vipers. Natural History and Toxinology of Old World Vipers*. Krieger Publ., Malabar, Floride.
- MAREK C. 1993.— Die Expedition des Aelius Gallus nach Arabien im Jahre 25. *Chiron* 23 : 121-156.
- MASON S. (ed.) 2000.— Flavius Josephus, Vol. 3. *Judean Antiquities* 1-4, translation and commentary FELDMAN L. H. Brill, Leyde ; Boston ; New York.
- MASSAR N. 2005.— *Soigner et servir. Histoire sociale et culturelle de la médecine grecque à l'époque hellénistique*. De Boccard, Paris.
- MATTISON C. 2008.— *Tous les serpents du monde*. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel ; Paris.
- MATZ G. 1999.— Tératologie, in BAUCHOT R. (dir.), *Grand guide encyclopédique des serpents*. Artémis, Paris : 106-107.
- MAYOR A. 2004.— *Greek Fire, Poison Arrows & Scorpions Bombs. Biological and Chemical Warfare in the Ancient World*. Overlook Duckworth, Woodstock ; New-York ; Londres.
- MEIJDEN A. van der & YLENIA C. 2006.— Natrix tessellata and his Marine Habitat. *Herpetological Review* 37(1) : 94.
- MINTON S. A. 1966.— A Contribution to the Herpetology of West Pakistan. *Bulletin of the American Museum of Natural History* 134(2) : 29-184.
- MINTON S. A. 1962.— An Annotated Key to the Amphibians and Reptiles of Sind and Las Bela, West Pakistan, *American Museum Novitates* 2081(May 15): 1-60.
- MONTBRUN P. 2007.— *Les voix d'Apollon. L'arc, la lyre et les oracles*. PUR, Rennes.
- MORTA K. 1994.— Skrzydlate węże Arabii. *EOS* 82(2) : 311-326 (résumé anglais "The Winged Snakes of Arabia" : 325-326).
- MÜLLER C. (ed.) 1849.— *Fragmenta Historicorum Graecorum*, t. III. Didot, Paris.
- NESTLE W. 1949.— Pammenes #4, in PAULY A. & WISSOWA G. (dir.), *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft* 18(3). Alfred Druckenmüller Verlag, Stuttgart : 303.
- NIKOL'SKII A. M. 1964.— *Fauna of Russia and Adjacent Countries. Reptiles*, Vol. II. *Ophidia*. Israel Program for Scientific Translations, Jérusalem (1^{ère} éd. Petrograd, 1916).
- NODET E. et al. (eds) 2000³.— Flavius Josèphe, *Les antiquités juives*, Livres I à III, Éditions du Cerf, Paris.
- PENSO G. 1984.— *La médecine romaine. L'art d'Esculape dans la Rome antique*. R. Dacosta, Paris.
- RASCHLE C. R. 2001.— Pestes arenae : die Schlangenepisode in Lucans Pharsalia (IX 587-949) : Einleitung, Text, Übersetzung, Kommentar. P. Lang, Francfort/Main ; Berlin ; Berne.
- REINHARD W. & VOGEL Z. 1981.— Die Nattern, in *Grzimeks Tierleben. Enzyklopädie des Tierreiches*. Kriechtiere. Zürich : 390-423.
- ROLLER D. W. 2003.— *The World of Juba II and Kleopatra Selene. Royal Scholarship on Rome's African Frontier*. Routledge, New York ; Londres.

- ROLLINGER R. 2004.— Herodot (II 75f, III 107-109), Asarhaddon, Jesaja und die fliegenden Schlangen Arabiens, in HEFTNER H. & TOMASCHITZ K. (eds), *Ad fontes! Festschrift für Gerhard Dobesch zum fünfundsechzigsten Geburtstag am 15. September 2004*. Eigenverlag der Herausgeber, Vienne : 927-946.
- ROMANO E. 1998.— I colori artificiali e le origini della chimica, in ARGOU D. & GUILLAUMIN J.-Y. (eds), *Sciences exactes et sciences appliquées à Alexandrie (III^e siècle av. J.-C. - I^{er} siècle ap. J.-C.)*. PUSE, Saint-Étienne : 115-126.
- ROTH C. & WIGODER G. B. (dir.) 1982.— *Encyclopaedia Judaica*, vol. 15. Keter Publishing House, Jérusalem, s. d.
- ROWLEY H. H. & GRANT F. C. (dir.) 1963².— *Dictionary of the Bible*. T. & T. Clark, Édimbourg.
- SALAZAR C. F. 2000.— *The Treatment of War Wounds in Graeco-Roman Antiquity*. Brill, Leyde ; Boston ; Cologne.
- SAMAMA É. 2003.— *Les médecins dans le monde grec. Sources épigraphiques sur la naissance d'un corps médical*. Droz, Genève.
- SARTRE M. 1997².— *Le Haut-Empire romain. Les provinces de Méditerranée orientale d'Auguste aux Sévères*. Seuil, Paris.
- SCARBOROUGH J. 1969.— *Roman Medicine*. Thames & Hudson, Londres.
- SEAGER R. 2002².— *Pompey the Great. A Political Biography*. Blackwell, Malden (Mass.) ; Oxford.
- SCHLEICH H. H., KÄSTLE W. & KABISCH K. 1996.— *Amphibians and Reptiles of North Africa. Biology, Systematics, Field Guide*. Koeltz Scientific Books, Koenigstein.
- SCHNEIDER P. 2004.— *L'Éthiopie et l'Inde. Interférences et confusions aux extrémités du monde antique (VIII^e siècle av. J.-C. - VI^e siècle ap. J.-C.)*. Coll. de l'EFR, 335. EFR, Rome.
- SCHROEDER G. & DES PLACES E. (éds) 1991.— Eusèbe de Césarée, *La préparation évangélique*, Livres VIII-IX-X. Éditions du Cerf, Paris.
- SIDEBOTHAM S. E. 1986.— Aelius Gallus and Arabia. *Latomus* 45 : 590-602.
- SOUTHERN P. 2002.— *Pompey the Great*. Tempus, Stroud ; Charleston.
- TALLET-BONVALOT A. (éd.) 1994.— Pseudo-Callisthène, *Le roman d'Alexandre. Vie d'Alexandre de Macédoine*. Garnier Flammarion ; Paris.
- THACKERAY H. S. J. (ed.) 1930.— Josephus, Vol. IV. *Jewish Antiquities* Books I-IV. Loeb Classical Library. Harvard University Press, Cambridge (Ma.) – Londres.
- THOMAS R. 2000.— *Herodotus in Context. Ethnography, Science, and the Art of Persuasion*. Cambridge University Press, Cambridge.
- THOMPSON D'Arcy W. 1895.— *The Glossary of Greek Birds*. Clarendon Press, Oxford.
- TRINQUIER J. 2008.— La fabrique du serpent *draco* : quelques serpents mythiques chez les poètes latins, in AYGON J.-P. & COURTRAY R. (éds), *Mythes et savoirs dans les textes grecs et latins*. Presses universitaires du Mirail, Toulouse. *Pallas* 78 : 221-255.
- TILLYARD H. J. W. 1908.— *Agathocles*. University Press, Cambridge.
- VASSE Y. 1999.— Envenimations mortelles dans le monde, in BAUCHOT R. (dir.), *Grand guide encyclopédique des serpents*. Artémis, Paris : 202.
- VON KÄNEL F. 1984.— *Les prêtres-ouâb de Sekhmet et les conjurateurs de Serket*. Presses Universitaires de France, Paris.
- WELLMANN M. 1928.— *Die ΦΥΣΙΚΑ des Bolos Demokritos und der Magier Anaxilaos aus Larisa*. Abhandlungen der Preussischen Akademie 7. De Gruyter, Berlin : 3-80.
- WERNER Y. L. 1988.— Herpetofaunal Survey of Israel (1950-85), with Comments on Sinai and Jordan and on Zoogeographical Heterogeneity, in YOM-TOV Y. & TCHERNOV E. (eds.), *The Zoogeography of Israel. The Distribution and Abundance at a Zoogeographical Crossroad*. Junk Publishers, Dordrecht ; Boston ; Lancaster : 355-388.
- WEST S. 2006.— The Amphisbaena's Antecedents. *The Classical Quarterly* 56(1) : 290-291.

- WICK C. (ed.) 2004.— M. Annaeus Lucanus, *Bellum civile*. Liber IX. Kommentar. K.G. Saur, Munich ; Leipzig.
- WILL E. 1964.— Ophellas, Ptolémée, Cassandre et la chronologie. *Revue des Études Anciennes* 66 (3-4) : 320-333.
- WILL E. 2003³.— *Histoire politique du monde hellénistique (323-30 av. J.-C.)*. Seuil, Paris.
- WILMANN J. C. 1995.— Der Arzt der römischen Armee der frühen und hohen Kaizerzeit, in DER EIJK Ph. J. van –HORSTMANSHOFF H. F. J. & SCHRIJVERS P. H. (eds), *Ancient Medicine in its Socio-Cultural Context*, Vol. I. Rodopi, Amsterdam ; Atlanta : 171-187.
- YOYOTTE J. & CHARVET P. (éds) 1997.— *Strabon. Le voyage en Égypte. Un regard romain*. Nil Éditions, Paris.
- ZUCKER A. 2008.— Théophraste à mots découverts : *Sur les animaux qui mordent ou piquent* selon Priscien, in AUGER D. & WOLFF E. (éds), *Culture classique et christianisme. Mélanges offerts à Jean Bouffartigue*. Picard, Paris : 331-340.
- ZUCKER A. (éd.) 2001.— Élien, *La personnalité des animaux*, Livres I à IX. Les Belles Lettres, Paris.

Les références taxonomiques sont empruntées à *The Reptile Database* : <www.reptile-database.org>

Soumis le 26 avril 2011 ;
accepté le 29 juin 2011

ZOONYMES

INDEX DES ESPÈCES CITÉES
(TAXONOMIE MODERNE)

Ancistrodon halis 37
Ancistrodon halis caucasicus 37
Azemiops feae 30 ; Fig. 4
Bungarus caeruleus 27-28 ; Fig. 3
Bungarus fasciatus 27
Bungarus sindanus 28
Cerastes cerastes 36 ; Fig. 6
Cerastes vipera 36 ; Fig. 7
Coluber caspius 38
Coluber elegantissimus 24 ; Fig. 2
Coluber florulentus 24
Coluber jugularis 24
Eristicophis macmahonii 31-32 ; Fig. 5
Eryx colubrinus 20
Eryx jaculus 20 ; Fig. 1
Montivipera raddei 37
Natrix tessellata 40 ; Fig. 8
Python molurus molurus 25
Vipera dinnicki 37
Vipera kaznakovi 37
Vipera ursinii renardi 38

INDEX DES ESPÈCES CITÉES
(TAXONOMIE FRANÇAISE)

ancistrodon des steppes 37
 boa des sables d'Égypte (*Eryx colubrinus*) 20
 boa des sables occidental (*Eryx jaculus*) 20
 bongare 27-30 ; 44
 céraste 24 ; 34 ; 36
 céraste d'Avicenne 36
 couleuvre de la Caspienne 38
 python moulure 25
 vipère de Mac-Mahon 31
 vipère de Radde 37
 vipère du Caucase 37
 vipère du Caucase occidental 37
 vipère d'Orsini 37

INDEX DES ESPÈCES CITÉES
(NOMENCLATURE ANTIQUE)

ammodytes 19 ; 27
 amphibène 19 ; 20
 céraste 18 ; 27
 dragon volant 22-23

iaculus / akontias 22
 serpents ailés / volants 18-19 ; 22-23
 vipère 23 ; 28 ; 31 ; 37-38 ; 41

INDEX DES ESPÈCES CITÉES
(AUTRES LANGUES)

kippôz (serpent-flèche [hébreu]) 22
nahash (serpents brûlants [hébreu]) 24
qiffaza (serpent-flèche [arabe]) 22

INDEX DES AUTEURS ANCIENS

Appien 36-37
 Aristobule 27-28 ; 31-32 ; 43
 Aristote 20 ; 25 ; 27 ; 30-31 ; 33 ; 44
 Arrien 26 ; 29-30 ; 32-33 ; 43
 Artapan 22
 Callias 34
 Clitarque 26-27 ; 29 ; 39
 Ctésias 16 ; 29-30
 Diodore de Sicile 18 ; 20 ; 25-26 ; 28 ; 32 ; 34 ; 36
 Élien 18-20 ; 22 ; 25-26 ; 29-30 ; 36
 Étienne de Byzance 20 ; 33
 Eusèbe de Césarée 22

Flavius Josèphe 20 ; 22 ; 24
 Galien 16-17 ; 19 ; 22 ; 41
 Hérodote 16 ; 18 ; 21-22 ; 33 ; 36
 Isaïe 22-24
 Juba II de Maurétanie 42
 Kautilya 16
 Lucain 20-22 ; 33 ; 36
 Lucien 33
 Néarque 25-26 ; 28-30
 Nicandre 19-20 ; 24 ; 33 ; 36 ; 42
 Pline l'Ancien 20, 31
 Plutarque 16 ; 19-20 ; 32-33 ; 36-40
 Polycléitos 39-40
 Pomponius Mela 38 ; 40
 Pseudo-Callisthène 25 ; 31
 Quinte-Curce 16 ; 25-26 ; 32 ; 38-40
 Théophraste de Mitylène 37-38
 Théophraste 31 ; 34 ; 44
 Strabon 16 ; 18 ; 20 ; 22 ; 25 ; 28-33 ; 37-42
 Varron 38-39
 Xénophon 16

INDEX DES PERSONNAGES

Aaron 24
 Achaz 23
 Aelius Gallus 16 ; 41-42
 Agathocle 34
 Alexandre III 16 ; 24-28 ; 30-34 ; 37-39 ; 44
 Amenemhat III 18
 Auguste 41-42
 Caius 42
 Caton d'Utique 33
 Esarhaddon 19-20 ; 23
 Gabinius 19
 Marius 17 ; 33
 Mithridate 37-39
 Moïse 20-22 ; 24
 Ophellas 33-34 ; 36
 Pompée 32-34 ; 36-39
 Regulus 17
 Sargon II 23
 Sennacherib 23
 Syllaios 41
 Tirhakah 19

INDEX DES PASSAGES CITÉS

Aristobule, fr. 38 Auberger (= Str., XV, 1, 45) : **28** ; fr. 49b Auberger (= Str., XV, 2, 7) : **32**
 Arrien, *Anabase*, VI, 22, 5 : **32**
 Callias, fr. 3 (= FGrHist 564 F 3) : **34**
Campagne d'Esarhaddon (BM K 3082. S 2027. K 3086, rv., 5-7 Budge) : **19**

Clitarque, fr. 18 Auberger (= El., *NA*, XVII, 2) : **26**
 Ctésias, fr. 45, 33 Lenfant (= El., *NA*, IV, 36) : **29**
 Quinte-Curce, VI, 4, 18 : **38** ; IX, 1, 12 : **26**
 Diodore de Sicile, III, 50, 2-3 : **34** ; XVII, 90, 5-7 : **26** ; XX, 42, 1-2 : **34**
 [Aristote], *Lettre à Alexandre*, 26 : **27**
 Galien, *Antidotes*, II, 13 (XIV, 189 K) : **41**
Guerre arabe d'Esarhaddon (W.A.I., 1, 46, col. 3, 29-30 Budge) : **19**
 Isaïe, XIV, 29 : **23** ; XXX, 6 : **23**
 Flavius Josèphe, *Les Antiquités juives*, II, 244-247 : **20**
Nombres, 21, 4-9 : **24**
 Néarque, fr. 10 a Auberger (= Arr., *Ind.*, XV, 11) : **30** ; fr. 10b Auberger (= Str., XV, 1, 45) : **26** ; fr. 18 Auberger (= Str., XV, 1, 18) : **28-29**
 Pline, *Histoire naturelle*, VI, 51 : **39** ; XII, 34 : **31**
 Plutarque, *Antoine*, 3, 6 (916 f) : **19** ; *Caton le Jeune*, 56, 6 (786 f – 787 a) : **33** ; *Pompée*, 36, 1 (638 c) : **36**
 Polycléitos, fr. 7 Auberger (= Str., XI, 7, 4) : **39**
 Pseudo-Callisthène, III, 17 Müller : **31**
 Scholies aux *Thériaques* de Nicandre, 715a Crugnola (= FrGrHist 275 F 102) : **42**
 Strabon, XI, 4, 5 (C 502) : **38** ; XVI, 4, 24 (C 782) : **42** ; XVII, 1, 21 (C 803) : **18**
 Théophraste, *Histoire des plantes*, IV, 4, 13 : **31**

INDEX GÉOGRAPHIQUE

Abas 36-37
 Acésinès 25-26 ; 29
 Albaniens 36-38
 Alexandrie 22
 Amazones 37
 Anatolie 25
 Arabie 18-19 ; 22 ; 41-42
 Asie Mineure 25
 Babylonie 25
 Bélouchistan 31-33
 Béréniké 33
 Cachemire 26
 Carthage 34

Caspienne (mer) 18 ; 36-40
 Caucase 36-37
 Chenab 25-26
 Chine 30
 Colchide 37
 Cyrène 33-34
 Dresde 16
 Édom (pays d') 24
 Égypte 18-20 ; 22 ; 24-25 ; 36 ; 41
 Éthiopie 20 ; 22
 Gédrosie 16 ; 31-33
 Hiarotis 26
 Hor-la-Montagne 24
 Hydaspes 25
 Hypasis 26
 Inde 18 ; 20 ; 22 ; 24-27 ; 29-30 ; 36 ; 40
 Indus 16 ; 28-30 ; 33 ; 40
 Israël 24 ; Figs 1, 2, 6 & 7
 Leptis Magna 33
 Leukè Komè 16
 Levant 21 ; 25
 Libye 18 ; 21 ; 33-34 ; 43
 Magannu (pays de) 19
 Marib 41
 Mésopotamie 25
 Mughan 37
 Mil 37
 Negev 22 ; 24 ; Figs 6 & 7
 Numidie 17
 Orites 32
 Pakistan 25-26 ; 28 ; 31-32 ; 43
 Parthie 42
 Pendjab 25-27 ; 31
 Perse 25
 Psylles 33-34 ; 36
 Ravi 26
 Rouge (mer) 24
 Sanaa 41
 Scythie 38
 Sérabit el-Khâdim 18
 Sināï 18-19 ; 23-24
 Suph (mer de) 24
 Syrte 33-34
 Tibet 30
 Tripolitaine 33
 Yogis 31
 Waziristan 32